

2

LE MENDIANT,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES, A SPECTACLE,

PAR M^{rs}. POUJOL ET CHARLES HUBERT,

K

Musique de M. ADRIEN;

Ballet de M. BLACHE;

*Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre
de l'Ambigu-Comique, le 1^{er}. Décembre 1825.*

~~~~~  
PRIX : UN FRANC.  
~~~~~



A PARIS,
CHEZ DELAVIGNE, LIBRAIRE,
Rue Bourg-l'Abbé, N^o. 34, Passage de l'Ancre,

~~~~~  
1825.

*PERSONNAGES.*



*ACTEURS.*

|                                                   |                                      |
|---------------------------------------------------|--------------------------------------|
| M. MÜLVER, riche fermier.....                     | M. <i>Melchior.</i>                  |
| ALBERTINE, sa fille.....                          | M <sup>lle</sup> . <i>Halligner.</i> |
| FÉLIX DORMEUIL, Capitaine.....                    | M. <i>Chéri.</i>                     |
| BERGHEM, Procureur du Roi.....                    | M. <i>Frénoy.</i>                    |
| JULES DULAUR, futur d'Albertine....               | M. <i>Caron.</i>                     |
| Un Mendiant.....                                  | M. <i>Gautier.</i>                   |
| ALDERMANN, Colonel d'un régiment<br>de ligne..... | M. <i>Baron.</i>                     |
| Le Major du régiment.....                         | M. <i>Gilbert.</i>                   |
| PIERRE, garçon de ferme.....                      | M. <i>Paul.</i>                      |
| CATHERINE, servante de Mulver.....                | M <sup>lle</sup> . <i>Éléonore.</i>  |
| Un Officier.....                                  | M. <i>Stokleit.</i>                  |
| Un Notaire.                                       |                                      |
| Officiers.                                        |                                      |
| Soldats.                                          |                                      |
| Villageois.                                       |                                      |
| Valets de ferme.                                  |                                      |

---

*La scène se passe en Flandres, près de Bruxelles, en 1816.*

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de Son Excellence, en date de ce jour.

Paris, le 29 Août 1825,

Le Chef du Bureau des Théâtres,

Signé COUPART.

S'adresser, pour la mise en scène, à M. DUVERGER, correspondant, rue Rameau, N<sup>o</sup>. 6.

---

De l'Imprimerie de J.-S. CORDIER fils, rue Thévenot, n<sup>o</sup>. 8.

# LE MENDIANT,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES.

## ACTE I<sup>ER</sup>.

*Le Théâtre représente l'intérieur d'une cour de ferme. A gauche de l'acteur est la maison de Mulver. A droite, l'entrée d'un cellier. Sur le premier plan, un banc de verdure près d'une tonnelle.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

*( Au lever du rideau, il fait petit jour ; Pierre, dans le fond, s'occupe à ranger de la paille. Sur le devant de la scène, Catherine ferme des sacs de bled. Félix réfléchit sous la tonnelle, tandis qu'une troupe de musiciens donne une aubade sous la fenêtre de Mulver qui paraît bientôt ).*

MULVER, FÉLIX, CATHERINE, PIERRE, Musiciens,  
Villageois.

MULVER, à la croisée.

Je suis sensible à ces marques d'amitié, au nom de mon Albertine, je vous en remercie ; mais vous vous êtes un peu pressés.

PIERRE.

Là, je l'avions ben dit.

MULVER.

Mon gendre futur n'est point encore arrivé, et monsieur Berghem, qui doit signer au contrat, ne s'ra à la ferme que dans une heure.

FÉLIX, à part.

Dans une heure !

PIERRE.

Eh ben ! monsieur Mulver, partie remise, ils reviendront plus tard.

MULVER.

A quoi bon s'en aller !.. Catherine, ouvre le cellier à ces braves gens. *(Aux Musiciens)*. Mes amis, surtout, pas de gêne, pas de contrainte, votre gaité augmentera le bonheur de ma famille.

CATHERINE.

Va, comme il est dit. En ne partant pas, ils seront plus vite revenus... Pierre, la clef?

PIERRE.

La v'là!.. (*Aux Musiciens*). Dites donc, la boisson s'ra peut-être un peu revêche, mais c'est égal, un jour de noce, faut qu'tout l'monde saute.

(*Les Musiciens après avoir remercié Mulver, qui ferme la croisée, entrent conduits par Pierre et Catherine dans le cellier. Félix qui est resté pensif, se lève*).

## SCÈNE II.

FÉLIX, seul, se levant.

Tout espoir m'est ravi. Malheureux Dormeuil, pourquoi depuis deux mois n'avoir point fait connaître à Albertine les tourmens de ton ame? pourquoi, sous cet habit, chercher à tromper un homme qui t'appelle son ami, et qui t'accablerait de reproches s'il te connaissait? Eh puis-je parler? ma vie ne dépend-elle pas de mon silence?.. Duel funeste! qui me força de quitter mon régiment, et de venir en ces lieux chercher un asile? dans quelle affreuse position me places-tu?

## SCÈNE III.

FÉLIX, CATHERINE, PIERRE.

CATHERINE, parlant aux musiciens.

Buvez tant qu'vous pourrez; mangez tant qu'ça vous s'ra plaisir, quand il n'y en aura plus, il y en aura encore. (*Apercevant Félix, à part*). Bon, le v'là! (*Haut*). Vot'servante, monsieur Félix?

FÉLIX.

Bonjour, Catherine.

CATHERINE.

Eh ben! v'là un heureux jour qui s'prépare!.. j'espère que nous nous en donnerons. Tout en regrettant qu'la noce d'la fille du bourgeois n'soit pas la mienne, j'viens d'tout préparer... Jarni! ça s'ra t'y beau? Dam! faut ça... monsieur Mulver est l'plus gros fermier d'l'endroit, son gendre, l'plus riche cultivateur d'toute la Flandre, et monsieur Berghem, qui signe au contrat, est l'magistrat l'plus respecté de toute la province. Oh! ça s'ra une noce conséquente.

FÉLIX , à part.

Hélas !..

CATHERINE.

J'vous r'tiens pour la première contredanse, pour la seconde aussi ; quant à la troisième, en dépit de Pierre, j'la danserons nous deux, si vous l'voulez bien... J'suis bonne enfant, moi ; j'm'accomode de tout.

FÉLIX.

Je m'en aperçois.

CATHERINE.

Ah ! ça , il est toujours convenu qu'vous s'rez l'ordonnateur d'la fête, et que l'menuet d'la mariée s'ra dansé par vous et mademoiselle Albertine. Vous ne répondez pas ? j'vois c'que c'est ; cette noce vous baille martel en tête, y a de quoi !..

FÉLIX.

Comment ?

CATHERINE.

C'est tout simple. L'bonheur de monsieur Jules vous fâche. Vous voudriez aussi vous marier... Dam ! ce que j'en disons, c'est d'après les propos qui me sont revenus aux oreilles ; vous n'savez pas ? dans l'village, ils jasions sur vous et sur moi... On s'aperçoit ben, disait l'autre jour la mère Varner, que c'biau monsieur Félix faisons les yeux doux à c'te p'tite Catherine, la fille de ferme d'chez monsieur Mulver. Ma fine, moi, j'l'avons cru, et j'nous sommes dit, eh ben ! pourquoi pas ? si j'le voulons, et que monsieur Félix le veuille itou... les deux noces n'en feront qu'une.

FÉLIX.

Y penses-tu, ma bonne Catherine ; et Pierre ?

CATHERINE.

Pierre, j'n'en voulons plus. J'y avions donné la parférence, parce qu'il était tout seul ; mais, d'puis qu'j'avons vu la différence qu'il y a entre un joli garçon comme vous et un grand nigaud comme lui, j'y avons donné sa démission.

FÉLIX, à lui-même.

Pauvre fille !

CATHERINE, qui a entendu.

Comment, pauvre ?.. je n'sommes pas pauvre du tout... S'il n'y a que ça qui vous arrête, il y a moyen de s'ar-

ranger ; je gagnons quinze écus par an ; avec ça et de l'économie , on va loin . Quant à vous , depuis que vous êtes ici , vous êtes moins le chef des ouvriers d'la ferme , que l'ami de monsieur Mulver . Pour mamselle Albertine , Dieu sait comme elle vous porte intérêt . C'est toujours monsieur Félix par ci , monsieur Félix par là .

FÉLIX , avec feu .

Qu'entends-je ! la fille de monsieur Mulver daignerait s'occuper de moi ?

CATHERINE .

Quoi qu'il y a d'étonnant ? je m'en occupons ben , moi !.. Elle est si bonne ; et puis , vous leur avez rendu à tous deux un fier service , au moins . Hier encore elle m'en parlait ; elle soupirait , et à la suite d'ça , j'ons cru voir une grosse larme qui coulait de ses jolis yeux .

FÉLIX .

Grand Dieu !.. Albertine s'intéresse à mon sort !..

CATHERINE .

Motus . V'là l'bourgeois !..

#### SCÈNE IV .

Les mêmes , MULVER , ALBERTINE .

MULVER , à Catherine .

Eh bien ! tout est-il prêt ?

CATHERINE .

Oui , not'maître ; il ne manque plus qu'une chose que je croyons indispensable pour le mariage , c'est l'futur .

MULVER .

Ce retard commence à m'allarmer . Pour calmer mon inquiétude , j'irai bientôt au-devant de Jules .

CATHERINE .

Au fait , il a tort . Que le lendemain d'un mariage , on se fasse attendre , ça se conçoit ; mais la veille , c'est mal .

FÉLIX , à Mulver .

C'est décidément aujourd'hui que l'on signe le contrat ?

MULVER .

Oui , Félix . C'est aujourd'hui même que j'acquitte une dette sacrée . Mon premier métier fut celui des armes ; j'y acquis , j'ose le dire , quelque gloire , mais peu de fortune . Forcé par de graves blessures de quitter le service , je formai cet établissement ; mais c'est au plus généreux , au meilleur des hommes , au père de Jules Dulaur que je

le dois. Mariés l'un et l'autre, nos relations en devinrent plus fréquentes, et notre amitié plus vive. Pour les cimenter encore, nous nous jurames d'unir un jour nos enfans. Cette union me flatte d'autant plus que le caractère de Jules Dulaur est au-dessus tous les éloges; partout on vante la noblesse, la générosité de ses sentimens. Mon Albertine vient d'atteindre sa vingtième année; mon ami n'est plus, mais je tiendrai ma parole, et l'amour de Jules me fait espérer que je n'aurai pas à m'en repentir.

ALBERTINE, *à part.*

Hélas!..

FÉLIX.

Puisse mademoiselle Albertine être aussi heureuse qu'elle le mérite!

CATHERINE.

En attendant, comme le futur n'arrive pas, m'est avis que je ferions bien d'aller dire à Pierre d'atteler le cheval à la cariole.

MULVER.

C'est cela. Tu viendras m'avertir dès que je pourrai me mettre en route.

CATHERINE, *bas à Félix.*

A présent que vous m'avez fait vot'déclaration, j'vous permettons d'parler d'not mariage au bourgeois.

(*Elle sort.*)

## SCÈNE V.

MULVER, ALBERTINE, FÉLIX.

MULVER.

Quand tout se réunit pour accomplir le vœu que j'ai formé, j'espère, mon jeune ami, que vous renoncerez à cette tristesse, dont j'ai cherché vainement à pénétrer le motif. Si des peines secrètes vous affligent, parlez sans crainte, l'intérêt que nous vous portons, ma fille et moi, plutôt qu'une coupable curiosité, nous fait désirer de connaître enfin la cause de vos souffrances.

FÉLIX.

Généreux Mulver, bonne Albertine, il est des maux qu'on ne peut guérir. Croyez qu'il m'en coûte de garder le silence, mais un devoir impérieux m'y oblige.

ALBERTINE.

Vous avez des secrets et n'osez les confier à mon père, à

Albertine qui vous doit la vie et ressent pour vous la tendresse d'une sœur.

FÉLIX.

Ah ! que n'avez-vous ce titre sacré !.. avec quelle joie je verrais ces apprêts de fête ; combien il me serait doux d'y prendre part : je me dirais c'est pour une sœur chérie !.. votre époux deviendrait mon ami, et tous les trois nous rivaliserions de soins et d'égards pour embellir les derniers jours d'un père.

MULVER.

Félix, auriez-vous à vous plaindre d'être entré chez moi ? Je ne le pense pas. Lorsque pour prix du service que je reçus de vous, vous demandates à faire partie des ouvriers de la ferme, je vis que vous n'étiez pas né pour de rudes travaux : ceux que je vous ai confiés, sont une preuve de l'estime que j'ai pour vous... sans vous connaître, je vous ai accueilli... vous étiez malheureux... à ce titre, vous aviez des droits à mon amitié.

FÉLIX, *montrant son cœur.*

Vos bienfaits sont là, monsieur Mulver, Félix n'est point un ingrat.

MULVER.

Et moi-même, que ne vous dois-je pas ? sans votre dévouement, je n'aurais plus de fille ; je n'aurais plus d'asile. Croyez-vous que je puisse perdre le souvenir de cette nuit désastreuse, où un violent incendie faillit dévorer tout ce que je possédais ?.. le feu avait déjà gagné la chambre d'Albertine ; personne n'osait aller à son secours ; vous paraissez, vous bravez tout, et ma fille est sauvée. A peine l'aviez-vous rendue à ma tendresse, que n'écoutant que votre courage, vous volez encore où le danger est le plus éminent ; votre exemple entraîne tout ce qui vous entoure, on se précipite, on se rend maître de l'incendie ; et votre généreux dévouement, après avoir sauvé ma fille, me sauve encore de la misère.

## SCÈNE VI.

Les mêmes, CATHERINE, PIERRE.

CATHERINE.

Not' bourgeois, la cariole, la bête et Pierre sont prêts à partir.

MULVER.

Albertine... dans peu, je vais te présenter un époux digne de toi.

PIERRE, à *Albertine*.

C'est moi qui taperai le cheval, soyez tranquille, mam-selle, il ira vite, ou il dira pourquoi.

MULVER.

Félix, veillez à ce que tout soit prêt à l'arrivée de mon gendre. Toi, Catherine, va de suite chez le notaire; tu le prieras d'apporter le contrat.

CATHERINE.

Oui, not' maître. (*Bas à Félix*). Quel dommage que ce ne soit pas le nôtre, hein!.. surtout, n'restez pas trop avec mamselle; d'après vos aveux, j'ons des droits sur vous, et j'vous prévien, j'sommes un tantinet jalouse.

MULVER, à *Félix*.

Allez, Félix... au revoir, Albertine.

(*Mulver embrasse sa fille, et sort accompagné de Félix; Catherine va chez le notaire*).

## SCÈNE VII.

ALBERTINE, seule.

D'où vient qu'au moment de formér des nœuds qui devraient assurer le bonheur de ma vie, je tremble d'unir mon sort à celui que mon père me destine? Félix en serait-il la cause? je n'ose interroger mon cœur!.. je crains d'y découvrir... aurais-je pour ce jeune homme un sentiment de préférence, que je suis loin de ressentir pour l'époux qu'a choisi ma famille?.. oui, je le crois, Félix est aimé! Albertine, qui bientôt va recevoir les sermens d'un autre!.. malheureuse! quel sera ton avenir?.. quel sentiment oses-tu avouer!.. ah! victime soumise, souffrons sans nous plaindre... cachons à Félix l'état de mon âme, et sachons obéir aux volontés de mon père.

## SCÈNE VIII.

ALBERTINE, FÉLIX.

FÉLIX.

Les intentions de monsieur Mulver ont été remplies, tout est disposé pour l'arrivée de son gendre, et je viens prendre maintenant les ordres de mademoiselle Albertine.

*Le Mendiant.*

ALBERTINE.

Des ordres!.. je n'en ai point à vous donner, monsieur Félix; mais, j'ai une prière à vous faire.

FÉLIX, *vivement.*

Ah! parlez, parlez!

ALBERTINE.

Demain, je m'éloigne de ces lieux pour suivre un époux; je quitte un père dont il m'eût été bien doux de ne jamais me séparer... Félix, vous qui l'aimez aussi, tenez-lui lieu de la fille qu'il va perdre, parlez-lui souvent d'Albertine; adoucissez ses regrets, et remplissez, envers un homme qui vous chérit, tous les devoirs que l'amitié impose.

FÉLIX.

Ah! mademoiselle, que me demandez-vous? dans quelques jours, peut-être, je serai, ainsi que vous, forcé de quitter la ferme.

ALBERTINE.

Quoi! vous abandonneriez mon père?

FÉLIX.

Le ciel m'est témoin que c'est à regret... (*A part*). Je fuirai des lieux qui ne seront plus habités par elle.

ALBERTINE.

Ainsi donc, c'est au moment où sa fille va lui être ravie, que vous voulez le priver de toute consolation?... Félix, soyez plus généreux, c'est Albertine qui vous en conjure.

FÉLIX.

Ah! vous ne savez pas tout ce que vous exigez de moi. Si vous pouviez lire dans mon cœur, si vous connaissiez les tourmens qui le dévorent!.. mais non, vous voulez que je vous remplace près du bon Mulver, j'aurai la force de vous obéir; et chaque jour, j'unirai ma voix à la sienne pour demander au ciel d'assurer votre bonheur.

ALBERTINE, *soupirant.*

Mon bonheur!

FÉLIX.

Grand Dieu! vous soupirez... vos yeux se remplissent de larmes... Albertine, seriez-vous sacrifiée aux convenances? à l'ambition, peut-être...

ALBERTINE.

Non, Félix; une telle pensée est loin du cœur d'un père; mais dois-je me montrer moins généreux que lui? resté veuf, au moment où je reçus le jour, il jura sur le tombeau

d'une épouse adorée, de ne point s'enchaîner de nouveau ; il renonça à l'espoir de se voir renaître dans un héritier de son nom ; il craignait qu'une seconde épouse n'eût pas pour son Albertine la tendresse d'une mère ; jugez si pour prix de si grands sacrifices, je ne dois point voler au-devant d'une union qui fait toute sa joie.

FÉLIX , *hésitant.*

Et qui comble sans doute tous vos vœux. (*Il l'examine.*)

ALBERTINE , *timidement.*

Mon père désire ce mariage , et l'obéissance à ses volontés doit être le premier devoir de sa fille.

FÉLIX , *à part.*

Plus d'espoir !.. que mon secret meure avec moi !..

### SCÈNE IX.

Les mêmes , CATHERINE , Villageois.

CATHERINE , *accourant.*

Les v'là ! mamselle, les v'là ! ils se sont rencontrés à moitié chemin. Tenez, les voyez-vous qui descendent la montagne ? j'espère que l'bourgeois avions l'air content... et monsieur Berghem donc , on le croirait rajeuni de trente ans ; quant à monsieur Jules , il paraît ben aimable.

FÉLIX , *à part.*

Toujours son éloge...

CATHERINE , *allant au cellier.*

Holà !.. hé !.. vous autres , v'là l'moment ou jamais de nous étourdir avec votrè musique. (*Les musiciens sortent du cellier et exécutent une fanfare au moment où Mulver, Jules et M. Berghem entrent en scène.*)

### SCÈNE X.

Les mêmes , MULVER , JULES , BERGHEM , PIERRE , Musiciens , Villageois.

LES VILLAGEOIS.

Vive monsieur Jules !.. Vive mamselle Albertine !

JULES.

Mes amis , je suis sensible à ces marques d'amitié. (*A Albertine.*) Mademoiselle , mon retard a besoin d'un pardon que je sollicite.

MULVER.

Point d'excuses , mon ami ; puisque vous voilà , tout est réparé.

BERGHEM.

Moi seul ai tort. Ma qualité de procureur de Roi m'oblige à surveiller l'exécution des arrêts que les tribunaux prononcent : j'ai appris, au moment de partir, qu'un malfaiteur s'était échappé des prisons de Bruxelles. Mon premier soin a été de me faire donner son signalement. Après l'avoir vainement attendu pendant quelques heures, et cédant à l'impatience bien naturelle de monsieur Jules, je me suis déterminé à partir en donnant ordre de m'adresser ce signalement à la ferme de monsieur Mulver.

ALBERTINE.

Le malheureux !

BERGHEM.

Il est fâcheux, sans doute, d'avoir à sévir contre l'un de ses semblables ; mais le repos de la société nous impose ce pénible devoir. Je plains un criminel ; comme magistrat, je dois le punir. Les dispositions sont si bien prises, que l'homme que l'on cherche ne saurait échapper longtemps aux poursuites dirigées contre lui... Mais c'est assez nous occuper de ce misérable ; toutes nos pensées doivent se reporter aujourd'hui sur deux époux si dignes l'un de l'autre.

JULES.

Monsieur Mulver, si le notaire est arrivé, signons l'acte qui doit assurer à jamais le bonheur de ma vie.

CATHERINE.

Le notaire?.. avant une petite demi-heure, il sera à la ferme.

JULES.

Charmante Albertine, vous m'excuserez, si à peine arrivé, je cherche à m'attacher votre cœur par des nœuds indissolubles ; mais des affaires de commerce me rappellent à Bruxelles, dans vingt-quatre heures. D'ailleurs, je ne puis trop presser l'heureux moment qui doit m'unir à vous.

MULVER.

Aussi ai-je secondé votre impatience ; aujourd'hui, nous signons le contrat, et nous faisons la noce ; demain, Albertine devient votre épouse, et vous l'emenez dans votre famille. Félix, comme maître des cérémonies, vous allez nous conduire. (*A Jules*). Mon cher Jules, je vous présente le jeune homme dont je vous ai souvent parlé... c'est un garçon actif, plein de zèle, et d'une probité à toute épreuve.

FÉLIX.

M. Mulver, ces éloges...

JULES, *l'interrompant.*

Sont mérités, j'aime à le croire. Si jamais vous quittez ces lieux, souvenez-vous de Jules Dulaur, sa maison vous sera toujours ouverte.

CATHERINE.

Oh ! monsieur Félix se trouvons trop ben à la ferme, pour vouloir en sortir, n'est-ce pas ? mais, not' maître, l'heure s'avance... si j'nous occupions de dresser les tables pour le diner ?

MULVER.

Tu as raison : je compte sur ton zèle pour notre petite fête... c'est sous les grands tilleuls, au bout de cette avenue, qu'elle aura lieu.

BERGHEM.

En attendant l'arrivée du notaire, entrons. Félix, en qualité d'ami, j'espère que vous signerez au contrat.

MULVER.

Comment donc ?.. mais, je l'espère bien aussi.

FÉLIX, *à part.*

Du courage.

( *Suivis des villageois, Mulver, Berghem, Albertine, Jules et Félix entrent dans la ferme. Le Mendiant parait derrière la palissade.* )

## SCÈNE XI.

CATHERINE, PIERRE, LE MENDIANT.

CATHERINE.

Allons, Pierre, vite à l'ouvrage.

PIERRE.

Oui, mamselle, et de grand cœur. ( *Ils s'occupent de leurs préparatifs.* )

LE MENDIANT, *à part, sans être vu de Catherine et de Pierre.*

Voilà bien la ferme, et tous les lieux désignés... approchons... ( *Il s'approche de Pierre qui a le dos tourné, et lui frappe sur l'épaule.* ) Eh ! l'ami ?

PIERRE, *effrayé.*

Ah !.. n'faites donc pas peur comme ça aux gens... quoi qu'vous voulez ?

LE MENDIANT, *tendant la main.*

Est-ce que vous ne le voyez pas ? l'aumône !

PIERRE.

J'n'avons pas de temps à perdre. (*Montrant Catherine*).  
T'nez, adressez-vous à mamselle? (*Il entre dans la ferme*).

CATHERINE.

Moi, j'avons la table à mettre, et la boisson à monter de la cave, à tantôt, brave homme. (*A part*). Il est encore plus laid que Pierre... (*Elle s'éloigne sans vouloir écouter le Mendiant, qui cherche à la retenir*).

## SCÈNE XII.

LE MENDIANT, *seul*.

Elle s'éloigne... chacun me fuit... c'est tout simple, ces vêtemens inspirent le mépris... ah! s'ils étaient couverts d'or, je serais recherché, et pourtant, ils ne cacheraient toujours qu'un homme. (*Se dirigeant vers la ferme*). Voyons, essayons encore... c'est ici que je dois trouver... quel singulier hasard? ce matin, le messager de Bruxelles tombe de cheval et se blesse grièvement, on le transporte dans la mauvaise auberge où j'ai passé la nuit; ne pouvant continuer sa route, il demande quelqu'un pour remettre une dépêche importante à monsieur Berghem, à la ferme de Mulver, dont les travaux sont dirigés par le jeune Félix. Ce nom me frappe; je m'offre, on m'accepte, et me voilà... mais quel est ce monsieur Berghem?... son nom seul est sur l'adresse... aucune qualité.. pas d'imprudence. Informons-nous d'abord, si ce Félix... (*Prêtant l'oreille*). Diable! il y a plus de monde que je ne croyais.... qu'importe! cinq années de souffrance, et ces vêtemens grossiers doivent me rendre méconnaissable à tous les yeux... (*Après une pause*). Ils sont heureux, là dedans, et la pauvreté est mon partage... quel singulier contraste? ici, la misère, là, trop de fortune... ainsi vont les choses, et l'on se fâche quand un sort plus favorable rétablit l'équilibre.

## SCÈNE XIII.

LE MENDIANT, PIERRE, CATHERINE, Paysans.

(*Catherine et Pierre arrivent tenant une table chacun par un bout. Ils sont suivis de quelques paysans qui portent des assiettes, des bouteilles, et qui traversent rapidement le théâtre*).

CATHERINE, à Pierre, qui marche à reculons.

Marche donc, poltron, on dirait que tu as peur de tomber.

PIERRE.

Dam! c'est que j'roulerions sous la table.

CATHERINE.

Ça n'serait pas la première fois.

PIERRE.

Oui, mais c'n'est pas avant le repas, c'est toujours après.

CATHERINE, *apercevant le Mendiant et lâchant le bout de la table.*

Tiens, vous êtes encore là, vous ?

LE MENDIANT.

Cela vous contrarie !

CATHERINE.

Dam!.. j'vous avions dit tantôt...

LE MENDIANT.

J'ai à parler à quelqu'un, et je vais. . ( *Il fait quelques pas vers la ferme* ).

CATHERINE, *l'arrêtant.*

Doucement, doucement; est-ce qu'on entre ainsi chez l'monde !

LE MENDIANT.

Que craignez-vous ?

CATHERINE.

Rien, mais je n'vous connaissons pas... d'ailleurs, ils sont tous occupés.

LE MENDIANT.

Qu'importe ?

PIERRE.

Il est sans gêne, le monsieur ?

LE MENDIANT.

Je suis comme cela.

CATHERINE, *lui barrant le chemin.*

Tâchez donc d'être autrement, ça n'pourrait pas vous nuire.

PIERRE.

Sans doute; voyons, à qui qu'vous avez affaire? est-ce à moi ?

LE MENDIANT.

A vous ?.. non.

PIERRE.

N'vous fâchez pas... j'aime autant ça... est-ce à notre maître ?

LE MENDIANT.

Encore moins.

CATHERINE.

C'est peut-être à monsieur Berghem ?

LE MENDIANT, *à part.*

Nous y voilà! (*Haut*). Quel est ce monsieur Berghem ?

CATHERINE.

Un ancien avocat, et qui, depuis environ six mois a été nommé, comment donc qu'ils disent ça, Pierre ?

PIERRE.

Pardine!.. c'est ben facile... (*Il cherche aussi à se rappeler le nom*).

CATHERINE.

Ah! m'y v'là... procureux du roi.

PIERRE.

Oui, procureux du roi.

LE MENDIANT, *à part, et serrant vivement la lettre dans sa poche.*

Procureur du roi!.. où diable allais-je me fourer? (*Haut*). Non, non, ce n'est pas cela... c'est...

CATHERINE.

C'est, c'est... t'nez, mon brave homme, ça m'a tout l'air d'n'être personne... assez de questions comme ça; à la fin, ça m'ennuie, voyez-vous ?

LE MENDIANT.

C'est dommage, en vérité.

PIERRE.

Est-il insolent!.. dites donc, l'homme?.. il ne suffit pas d'être pauvre, il faut encore être honnête.

CATHERINE.

Et comme vous ne l'êtes pas, passez votr' chemin.

LE MENDIANT.

Je n'ai point d'ordres à recevoir des domestiques.

CATHERINE.

Ouais! j'allons appeler quelqu'un qui vous mettra à la raison... (*Appelant*). Monsieur Félix!.. monsieur Félix!..

LE MENDIANT, *à part.*

Félix!..

SCÈNE XIV.

Les mêmes, FÉLIX.

FÉLIX.

Que me voulez-vous , Catherine?..

LE MENDIANT, *à part.*

Oui, c'est lui!.. on ne m'avait pas trompé?

CATHERINE.

T'nez, c'est ce mendiant qui voulons à toute force rester ici malgré nous.

FÉLIX, *au Mendiant.*

Retirez-vous?

LE MENDIANT, *bas à Félix.*

Un moment, capitaine.

FÉLIX, *bas.*

Silence!..

LE MENDIANT, *d'un air suppliant.*

Monsieur, permettez moi de vous exposer ma triste situation, elle vous intéressera, je l'espère.

FÉLIX, *à Catherine et à Pierre.*

Laissez-nous?..

CATHERINE, *à Pierre.*

Vois-tu, comme il s'est radouci... ah! dam!.. c'est qu'il avons trouvé à qui parler... allons, Pierre, en route...

*(Ils reprennent la table, et sortent par l'avenue qui conduit à l'allée des tilleuls).*

SCÈNE XV.

FÉLIX, LE MENDIANT.

FÉLIX.

Qui êtes-vous?

LE MENDIANT.

Un ami, jadis cher à ton cœur... aujourd'hui ton ennemi le plus cruel.

FÉLIX.

Misérable!..

LE MENDIANT.

Oui, je suis un misérable ; mais par ta faute ; ton inflexible vertu m'a couvert d'un opprobre éternel. Dormeuil, ne me reconnais-tu point ? as-tu donc oublié cette journée fatale où je parus devant le conseil de guerre?.. on m'accu-

*Le Mendiant.*

sait d'avoir enlevé la caisse du quartier-maître, dont j'étais le secrétaire; il n'existait aucune preuve du crime, quoique je fusse réellement coupable. Officier rapporteur, tu pouvais par tes conclusions me faire absoudre; mais tu méconnus envers moi tous les liens de l'amitié, tu oublias que nous fîmes ensemble nos premières armes, et fier de la supériorité que te donnait ton grade, Dormeuil fit condamner son fourrier; je t'en félicite, car c'est le talent que tu déployas dans cette affaire, qui te fit passer avec un grade supérieur dans un autre régiment, et de lieutenant que tu étais, tu devîns capitaine dans le 10<sup>e</sup>. de ligne.

FÉLIX.

Malheureux ! que viens-tu me rappeler ? va, je maudis le jour, où pour la première fois, je te nommai mon ami ; ce nom sacré, tu le déshonoras, et n'écoutant que ma conscience, je devîns ton accusateur... mais si l'énormité de ton crime excita ma juste indignation, ta présence en ces lieux excite aujourd'hui ma surprise ; tu devais finir tes jours dans un cachot ; qui t'a rendu la liberté ?

LE MENDIANT.

Parbleu ! ce génie inventif dont je donnais si souvent des preuves. Après avoir brisé mes fers, je fus à ta recherche, je voulais me venger... un compagnon d'infortune m'avait appris ton duel et ta fuite, le hasard a fait le reste. Le nom de Félix, prononcé dans une auberge, m'amena à découvrir le lieu de ta retraite ; pour renouer connaissance avec toi, je me suis mis en route, et je bénis le sort qui m'a fait te rencontrer dans une maison où tu parais jouir de quelque crédit.

FÉLIX.

Que peux-tu donc attendre de moi ?

LE MENDIANT.

Ta protection, pour échapper à toutes les poursuites.

FÉLIX.

Quoi ! tu oserais espérer...

LE MENDIANT.

Oui, tu peux m'être utile ; sers-moi, et j'abandonne mes projets de vengeance. D'après les lois du royaume, si je suis pris, il y va de ma tête... fuir à l'étranger est difficile... je suis sans argent ; tu n'es pas en état de m'en fournir... mais tu peux me garder à la ferme. Présente-moi à monsieur Mulver, comme un parent, comme un ami qui a éprouvé

des malheurs ; ta recommandation sera suffisante. Lorsque tu pourras reparaitre au régiment, je te remplacerai ici... je travaillerai, je gagnerai mon pain, et d'un coquin, tu feras peut-être un honnête homme.

FÉLIX.

Que me proposes-tu!.. tromper le bon Mulver!..

LE MENDIANT.

En te présentant sous cet habit, ne l'as-tu pas déjà trompé?

FÉLIX.

Je n'ai point manqué à l'honneur. Grièvement offensé par le neveu de mon colonel, c'est en défendant mes jours que je versai son sang. Mais, toi, qui pourrait effacer la tache imprimée à ton nom?

LE MENDIANT, *avec amertume.*

Mépris et avilissement, voilà donc mon partage?.. en me refusant ton appui, c'est me faire marcher de crime en crime. Dormeuil, sais-tu jusqu'où peut aller la haine dans un cœur réduit au désespoir.

FÉLIX.

C'est un homme accablé sous le poids d'une condamnation infâmante qui me menace; un homme, que d'un mot je pourrais perdre?

LE MENDIANT.

Tu te trompes. Dans ta position, tu ne saurais me nuire. Ton secret m'est connu; et tous les deux nous avons intérêt à nous ménager... sans cela, serais-je venu comme un sot me livrer à celui qui me fit tant de mal?.. allons, exécute-toi de bonne grâce, et redevenons amis; si cela se peut.

FÉLIX.

Jamais!.. tu n'as plus de droits à mon estime; va dans des pays lointains cacher ta honte, et mettre tes jours en sûreté.

LE MENDIANT, *d'un air sombre.*

C'est ton dernier mot?

FÉLIX.

Il faut partir sur le champ!

LE MENDIANT.

Partir!.. pas même l'hospitalité pour une nuit, une seule nuit!

FÉLIX.

Pas une heure!

LE MENDIANT.

La famille Mulver sera peut-être plus sensible que toi...  
je vais...

FÉLIX.

Arrête!.. ne souille pas par ta présence l'asile de la vertu?

LE MENDIANT, *d'un ton menaçant.*

Félix !!..

FÉLIX, *avec emportement.*

Misérable! éloigne-toi, ou je ne répons plus de ma  
juste indignation!.. *(Il le repousse).*

LE MENDIANT, *avec intention.*

Il suffit. Demain... entends-tu bien, Félix; demain tu ne  
me verras plus!

### SCÈNE XVI.

Les mêmes, MULVER, JULES, BERGHEM, ALBERTINE, PIERRE, CATHERINE, Villageois.

*(Pierre, Catherine et les Villageois entrent du côté par où ils sont sortis).*

MULVER.

Que se passe-t-il donc? pourquoi ce bruit?

ALBERTINE.

Félix, que signifie?

BERGHEM.

Mon ami, expliquez-nous?

CATHERINE.

J'devinons; c'est ce vilain mendiant qui étions cause de  
tout ce tapage : il est mauvais en diable; faut l'envoyer!

MULVER.

Pourquoi! ne voyons que sa misère. Les prières du  
pauvre ne peuvent que faire descendre sur le mariage de  
ma fille les bénédictions du ciel.

PIERRE.

V'là l'notaire!.. v'là l'notaire!..

### SCÈNE XVII.

Les Mêmes, le Notaire.

BERGHEM, *au Notaire.*

Soyez le bien venu; on vous attendait avec la plus vive  
impatience.

JULES, *donnant de l'argent au Mendiant.*

Joins tes prières à celles du ministre de paix qui doit bien-  
tôt m'unir à la charmante Albertine.

( *On fait l'aumône au Mendiant, ensuite on s'approche du Notaire, qui s'est mis à une table, placée près de la tonnelle. On signe le contrat* ).

ALBERTINE, à part après avoir signé.

C'en est fait... je suis son épouse... ( *Le trouble de Félix est extrême, c'est à son tour de signer; il ne saurait s'y résoudre... il s'approche du Mendiant pour lui faire l'aumône. Le mendiant l'a examiné attentivement pendant la signature de l'acte; son agitation, sa douleur n'ont point échappé à son regard scrutateur. Félix a sorti de sa poche une jolie bourse; il en tire quelques pièces d'or qu'il présente au Mendiant* ).

FÉLIX, bas.

Tiens, prends cet or; et que la ferme de Mulver ne te revoie plus.

CATHERINE, frappée de la richesse de la bourse de Félix.

Oh! la jolie bourse pour un homme de vot' état.

FÉLIX, à part.

Imprudent!.. ( *Il la remet vivement dans sa poche* ).

LE MENDIANT, bas à Félix.

Je ne suis pas la dupe de ta générosité... ( *Il jette un coup d'œil rapide sur le groupe qui est formé autour du notaire* ). Le véritable motif m'en est connu .. nous nous reverrons... ( *A part* ). Il me sauvera, ou son aumône va me servir à me procurer le fer qui doit me venger de lui.

MULVER.

Jules, Albertine, venez dans les bras de votre père.

( *Jules et Albertine se jettent dans les bras de Mulver, Félix est déchiré par la vue de ce tableau de bonheur. Le Mendiant jette un regard féroce sur Félix* ).

*Fin du premier Acte.*

## ACTE II.

*Le Théâtre représente les jardins de la ferme et offre le tableau très-animé d'une fête flamande. A droite est une partie du bâtiment, habitée par la famille Mulver. A gauche, l'entrée du magasin à fourrages avec une fenêtre du même côté. Au deuxième plan, un bosquet de chèvre-feuille. Au lever du rideau, tout le monde est autour d'une table en fer à cheval, qui tient toute la largeur du Théâtre; des musiciens, montés sur des tonneaux, jouent pendant que les convives boivent.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

MULVER, ALBERTINE, JULES, FÉLIX, CATHERINE,  
PIERRE, BERGHEM.

MULVER, *se levant le verre à la main.*

Au bonheur de ma fille chérie!..

TOUT LE MONDE.

Au bonheur d'Albertine!

BERGHEM.

Puisse cette union assurer sa félicité!

ALBERTINE.

Hélas!..

JULES, *quittant la table.*

Mes amis, la danse maintenant.

CATHERINE.

C'est-ça... en avant!... les bras sont las; c'est le tour des jambes.

PIERRE.

Oui, en place pour la danse!

MULVER, *à Jules.*

Un mot encore; vous partez demain. Avant le bal, il est urgent d'arrêter nos comptes et de régler nos intérêts.

JULES.

Nous parlerons de cela dans un autre moment, monsieur Mulver.

MULVER.

Dans l'acte que nous venons de signer, j'ai promis de vous compter la dot ce jour même, et je tiens à remplir mes engagements.

BERGHEM , à part.

Il faut que je parle à Albertine et à Félix.

MULVER , à Berghem.

Mon ami , permettez-moi de vous laisser un instant près de ma fille ; j'ai besoin de monsieur Jules.

BERGHEM.

Volontiers.

MULVER.

Catherine , suis-nous ; j'ai des ordres à te donner.

JULES , à part.

Plus je les observe , et plus les soupçons qui viennent de naître...

PIERRE , aux paysans.

Dites donc , vous autres , en attendant qu'on danse , un petit coup de main pour rentrer tout ça dans la grande salle.

LES PAYSANS.

Oui , oui !..

JULES , à Berghem.

Monsieur Berghem , avez-vous remarqué...

BERGHEM.

Laissez-moi faire. ( *On rentre les tables hors celle de droite qui reste servie* ).

## SCÈNE II.

BERGHEM , FÉLIX , ALBERTINE.

BERGHEM.

Eh bien ! Albertine , votre contrat est signé ?

ALBERTINE , tristement.

Oui , monsieur Berghem.

BERGHEM.

Demain , une auguste cérémonie consacrera votre union , vous serez pour toujours l'épouse de Jules.

ALBERTINE.

Je le sais , monsieur.

BERGHEM.

Pourquoi donc , lorsque tout paraît combler vos vœux , semblez-vous passer dans la tristesse des momens qui devraient être consacrés au bonheur ?

ALBERTINE , troublée.

Monsieur !..

BERGHEM.

C'est à regret que vous avez signé l'acte qui fait le bonheur de votre père. Vous trembliez en y apposant votre signature : Félix lui-même n'était pas tranquille.

FÉLIX , à part.

Me serais-je trahi ?

BERGHEM.

Liés par l'habitude et par la reconnaissance , je conçois qu'il vous est pénible de vous séparer. Le bienfait attache au bienfaiteur. Cependant Albertine n'oubliera pas ce qu'elle doit aux convenances, Félix , ce qu'il doit à Mulver.

FÉLIX.

Monsieur , qui peut vous faire supposer que nous ayons pu l'oublier ?

BERGHEM.

Le trouble où vous êtes l'un et l'autre , que dis-je ? non ; fiancée à Jules , Albertine sait qu'elle a maintenant des devoirs sacrés à remplir. Félix sait également qu'un honnête homme doit obéir à l'impérieuse nécessité... il dira à la fille de celui qui lui a donné sa confiance.—« Partez avec l'époux » qu'a choisi votre famille , Jules va jurer à la face du ciel » de vous rendre heureuse ; il tiendra son serment. Encouragée par l'ami de son père , Albertine , à son tour , lui » répondra : Félix , vous , à qui je suis fière de devoir la vie , » séparons-nous , sans regrets , sans reproches ; restez près » de ce père que j'abandonne , et soyez assez généreux pour » aider sa vieillesse à supporter l'absence de sa fille ».

ALBERTINE , vivement.

Oui , monsieur , voilà ce que je dois dire... ( Avec peine ). Voilà ce que je dirai.

BERGHEM , à part.

Ils s'aiment ; je n'en peux plus douter.

ALBERTINE.

Félix , en me séparant de l'auteur de mes jours , je veux laisser près de lui un appui pour soulager sa vieillesse , et porter sous le toit de l'indigent le denier de l'opulence. J'ai compté sur vous pour me remplacer dans ce devoir sacré.

FÉLIX.

Mademoiselle , vos vœux seront remplis.

ALBERTINE.

Chaque jour je dépose sous le feuillage de ce bosquet des provisions que le malheur se hâte de venir chercher.

FÉLIX, *à part.*

Sous ce bosquet ?

ALBERTINE.

Aujourd'hui, ces pauvres gens recevront la dernière aumône qu'il me soit possible de leur donner, ne les abandonnez pas.

FÉLIX.

Je vous le promets.

ALBERTINE, *vivement.*

Je dois m'éloigner à présent. (*Après une pause*). Félix, monsieur Berghem vient de nous rappeler que nous avons tous deux des devoirs peut-être pénibles à remplir... Tous regrets seraient désormais inutiles. Prouvons à ce respectable ami, que nous sommes encore dignes de son estime et des conseils qu'il a bien voulu nous donner. (*Elle sort*).

## SCÈNE III.

Les mêmes, excepté ALBERTINE.

FÉLIX, *à part.*

Elle me fuit... (*A Berghem*). Ah ! monsieur, quels soupçons avez-vous jetés dans son ame ?

BERGHEM.

Félix, si elle m'a compris ; il est quelqu'un de bien coupable... pour le repos de Jules et d'Albertine, j'aime à croire le contraire.

FÉLIX.

Je vous jure...

BERGHEM.

Cependant, que penser d'un jeune homme qui, sous l'apparence du malheur, s'introduit dans une famille respectable ?.. D'où vient, quand tout dénote en lui une éducation brillante, une connaissance parfaite du monde, qu'il reste placé dans un rang qui touche de si près à la servitude ; si peu en harmonie avec ses lumières, son langage ?.. l'amour n'entre-t-il pour rien dans cette étrange conduite ? Je vous en fais juge : prononcez ?

FÉLIX.

Que répondre !

BERGHEM.

Vous vous troublez ; vous m'avez compris ?.. Oui, vous aimez Albertine... elle vous paye de retour... en vain, vous

*Le Mendiant.*

le nieriez ; l'œil d'un magistrat connaît les replis du cœur humain... J'ai lu dans le vôtre.

FÉLIX.

O ciel !..

BERGHEM.

Malheureux !.. un jour vous serez père... vos enfans seront pour vous ce qu'Albertine est pour sa famille !.. comme Mulver , vous placerez sur la tête d'une fille chérie , toutes vos affections , toutes vos espérances ; comme Mulver , vous donnerez à cet appui de vos vieux jours , un époux digne d'elle ; et quand , riche de grâces , embellie par les vertus , elle s'apprêtera à marcher à l'autel , que direz-vous , si la séduction se jetant entr'elle et sa famille , détruit en un instant , l'espoir de dix-huit années ? si votre fille , placée entre l'époux choisi par vous et l'amant qui séduisit son cœur , hésitait à signer l'acte de son hymen , et décelait par son trouble les tourmens de son ame ? Ah ! vous maudiriez l'homme assez coupable pour troubler ainsi le bonheur des familles ; et les vengeances du ciel vous paraîtraient trop lentes à tomber sur la tête du séducteur de votre enfant ?

FÉLIX.

Grand Dieu !.. que dites-vous ?

BERGHEM.

La vérité.

FÉLIX.

Arrêtez , monsieur ; vos suppositions m'outragent. J'adore Albertine , j'en conviens ; mais la séduire , détruire les espérances d'une famille !.. jamais !.. l'amour , dans une ame bien née , n'exclut pas l'honneur ; et l'honneur est tout pour moi.

BERGHEM.

Serait-il vrai ?

JULES.

Le secret que vous avez découvert , Albertine l'ignore. Puisse-t-elle l'ignorer toujours !.. trop de tourmens suivraient l'oubli du devoir... mais , non... qu'elle apprenne devant vous jusqu'à quel point je l'aimais ; et qu'elle juge de mon caractère , en m'entendant la conjurer de former des nœuds qui vont empoisonner mon existence.

BERGHEM.

Il suffit , jeune homme ; je vous plains et vous estime.

Fuyez celle que vous aimez et qui ne peut vous appartenir ; fuyez-la, c'est le seul moyen de détruire les soupçons qui commençaient à naître dans l'esprit de Jules : à cette condition , comptez sur mon amitié.

( *Il sort après avoir serré la main de Félix* ).

## SCÈNE IV.

FÉLIX, *seul*.

Plus d'espoir!.. monsieur Berghem sait tout. Il a raison, fuyons Albertine; elle va revenir déposer sous ce bosquet, ce qu'elle destine à l'indigence... Ah! joignons mon aumône à la sienne... Commençons ainsi à remplir la tâche dont je me suis chargé... ( *Il tire de sa poche sa bourse et va la placer sous le bosquet* ). Qu'est-ce que cela!.. ah! les notes que ce matin... monsieur Mulver peut en avoir besoin; allons les lui porter, et cachons à tous les yeux les maux que j'éprouve.

## SCÈNE V.

LE MÉNDIANT, *l'arrêtant*.

Halte là!

FÉLIX.

Que vois-je?

LE MÉNDIANT.

Un ami méprisé, qui avait juré de se venger; mais qui vient tenter de nouveau de t'intéresser à son sort, en t'offrant ses services dans une affaire délicate.

FÉLIX.

Comment?

LE MÉNDIANT.

Obliger n'est point mon habitude, j'en conviens; mais ce que je ne ferais pas pour d'autres, j'aime à le faire pour toi, et en bon camarade, je viens te le prouver.

FÉLIX.

Francisque pouvait s'éviter cette peine.

LE MÉNDIANT.

C'est possible. Je l'aurais dû, peut-être; mais j'ai pensé que dans la situation où tu te trouvais, tu avais besoin de mes conseils, et même de mes services.

FÉLIX.

Moi!..

LE MENDIANT.

Oui, toi... je suis instruit maintenant... ton duel n'est pas la seule chose qui te retienne ici. Tu aimes la fille de la maison, je t'en félicite; elle est charmante, vrai... ton choix te fait honneur.

FÉLIX.

C'est heureux.

LE MENDIANT.

Peut-être aurais-tu bien fait de m'instruire de ta passion, cela m'eût évité la peine de chercher à la connaître. Heureusement la nature m'a doué d'un coup-d'œil assez pénétrant, d'une oreille très-fine; ce matin, j'ai cru m'apercevoir que vous aviez de l'amour l'un pour l'autre. Je le conçois facilement : Albertine est jolie, et tu as de l'esprit, de la tournure; mais avec tout cela, les malles se font, la dot se compte; demain la petite personne partira : vous en serez fâchés tous les deux; et c'est pour empêcher ce malheur que je me présente.

FÉLIX.

Pour l'empêcher !..

LE MENDIANT.

Dis un mot, et l'affaire est faite... Tu crains de m'employer à la ferme, je le vois; eh bien! il est un moyen d'accorder nos intérêts... (*Avec mystère*). J'enlève la fille pour ton compte; la dot pour le mien; nous passons tous trois à l'étranger; et pendant que tu es heureux en possédant Albertine, je me fais une réputation en dépensant sa fortune.

FÉLIX.

Misérable!.. qu'oses-tu me proposer?

LE MENDIANT.

Une bagatelle!.. enlever une femme à un mari qu'elle n'aime pas, pour la conduire à un amant qu'elle aime, ça se voit tous les jours; et c'est rendre service à l'un comme à l'autre.

FÉLIX.

Dis plutôt que c'est outrager tous les deux!

LE MENDIANT.

Comment, tu refuses?..

FÉLIX.

L'honneur l'exige... posséder Albertine ferait le bonheur de ma vie; mais l'obtenir par une lâcheté!.. la ravir à son

père par un crime!.. plutôt la voir cent fois passer aux bras d'un autre!.. Francisque, je ne suis point changé : j'ai refusé, il y a six ans, d'être coupable pour servir tes intérêts; je te défends aujourd'hui de le devenir pour servir les miens.

LE MENDIANT.

Je sais mieux que toi ce qu'il convient de faire. Puisque tu es assez faible, pour te laisser ravir un bien qui t'appartient... j'agirai seul : tu auras la femme et moi la dot.  
(*Il va pour sortir*).

FÉLIX.

Arrête, te dis-je!.. je te rends responsable du bonheur de Jules.

LE MENDIANT.

Voilà ce qu'on appelle un rival généreux ; il est seulement fâcheux que je ne partage pas tes beaux sentimens, et que je me sois mis en tête de te servir malgré toi.

FÉLIX.

Malheureux ! crois-tu donc me donner le change en couvrant ta cupidité du prétexte de mon amour ? tu ne veux m'associer au forfait que pour avoir le droit d'être plus sûrement coupable ; crois-moi, cherches ailleurs des complices, ce n'est pas à la ferme de Mulver que tu peux les rencontrer.

LE MENDIANT.

Ta résolution est bien prise?..

FÉLIX.

Oui...

LE MENDIANT.

Il suffit.

FÉLIX.

Je brave tes menaces... sors d'ici ; ou j'appelle sur toi l'indignation d'un père et les vengeances d'un époux.

LE MENDIANT.

Adieu. Deux fois je t'ai offert le moyen de m'être utile ; tu es inexorable... je reviens à mes premiers projets... tu me reverras encore!.. (*Au moment où il va pour sortir, Jules, Catherine et Pierre entrent en scène*).

## SCÈNE VI.

Les mêmes, CATHERINE, JULÈS et PIERRE.

CATHERINE.

Tiens v'là encore c'vilain Mendiant !

LE MENDIANT.

Patience, je vais vous débarrasser de la vue de ma misère.

PIERRE.

Vous ne ferez pas trop mal.

LE MENDIANT.

Je m'éloigne.

JULES, *se retournant.*

Pourquoi ne restez-vous pas plutôt à la fête?.. vous auriez votre part des aumônes qu'il est d'usage de distribuer.

LE MENDIANT, *regardant Félix.*

La présence d'un mendiant gêne ici.

JULES.

Vous vous trompez, restez, monsieur Mulver et sa fille ne me démentiront pas.

LE MENDIANT, *bas à Félix.*

Tu le vois, on me retient, on m'invite... (*A Jules*).  
Grand merci.

CATHERINE, *à part.*

Dieu qu'il a une tête qui me déplaît!..

JULES.

Félix, monsieur Mulver désire vous parler. Le 10<sup>e</sup>. régiment de ligne vient d'arriver à Bruxelles.

FÉLIX, *à part.*

Qu'entends-je!

JULES.

Le colonel de ce régiment avec lequel monsieur Mulver a servi jadis, a su, en arrivant, que son ancien frère d'armes mariait sa fille; il a demandé une invitation que le père d'Albertine s'est empressé de lui faire parvenir. Ainsi, il faut tout disposer pour le recevoir. Dans deux heures, peut-être, il sera ici.

FÉLIX, *à part.*

Je suis perdu!..

CATHERINE.

Ajoutez à cela qu'une partie des officiers du régiment viendront avec lui; et que je vas joliment m'en donner... j'aime tant les officiers...

FÉLIX, *bas à Pierre.*

Puis-je compter sur toi?..

PIERRE, *étonné.*

Sans doute.

FÉLIX, *de même.*

Eh bien ! dispose tout pour mon départ ?

PIERRE.

Comment ?

FÉLIX.

Silence !.. Si tu me sers, dix pièces d'or seront ta récompense.

PIERRE.

Je suis à vous. (*A part*). Oh ! la bonne affaire !.. un rival de moins, et un commencement de dot de plus.

FÉLIX, *à Jules.*

Les intentions de monsieur Mulver seront remplies.

JULES.

Catherine, veillez à ce que cet homme ne manque de rien.

CATHERINE.

Soyez tranquille : quant à nous, j'allons vous représenter ; Pierre sera le bourgeois, et moi, la mariée.

JULES.

Venez Félix, venez !.. (*Jules et Félix sortent ensemble*).

## SCÈNE VII.

### LE MENDIANT, CATHERINE, PIERRE.

CATHERINE.

Tenez, monsieur l'invité ?

PIERRE.

Ah ! oui, comme ça fait honneur à une nôce, une tête de ce genre-là !..

CATHERINE, *lui présentant une bouteille.*

Vlà de quoi vous rafraîchir, si vous avez soif.

LE MENDIANT.

Plus tard.

PIERRE, *lui présentant un quartier de pâté.*

Et de quoi vous étouffer, si vous avez faim. (*Bas à Catherine*). S'il mange tout, nous en serons bientôt débarrassés.

LE MENDIANT.

Non, je quitte la ferme.

CATHERINE.

Si vous voulez aller vous promener en attendant la fête, libre à vous.

LE MANDIANT.

Oui, j'ai affaire. (*A part*). Malheur à Félix!... son dernier refus a fixé toutes mes irrésolutions. Ce soir, il n'existera plus. (*Il sort. Catherine le suit des yeux*).

## SCÈNE VIII.

Les mêmes, excepté LE MENDIANT.

PIERRE, à part.

Je ne revenons pas de ma surprise... Monsieur Félix m'a promis de l'argent pour préparer son départ... Qu'est-ce que cela veut dire?.. bien sûr, il y a quelque chose là dessous... (*Il frappe sur la poche son gilet*). Et j'aurai, sans doute quelque chose là dedans.

CATHERINE.

Eh bien ! quoi que tu fais donc là ?

PIERRE.

Je fais... que je ne fais rien... je pense à la fête, et j'disons à part moi, puisque mamselle Catherine va faire la mariée, m'est avis que j'ferais ben l'futur.

CATHERINE.

Tu n'es pas assez bel homme pour ça.

PIERRE.

Quoi qu'y me manque donc ? j'ai du physique comme un autre ; et je sommes assez bien fait dans mon espèce ; d'ailleurs, un mari qu'on aime est toujours beau.

CATHERINE.

Oh ! oui, un mari qu'on aime.

PIERRE.

J'entends. C'est-à-dire que vous ne m'aimez pas. Pourtant il était convenu que vous seriez madame Pierre. Le premier ban était déjà publié ; et sans l'arrivée de monsieur Félix, ça serait une affaire faite.

CATHERINE.

C'est possible.

PIERRE.

C'est ben mal à lui, tout d'même, de venir de je ne sais d'où, d'être je ne sais quoi, et de profiter de tous ces avantages-là pour m'enlever le cœur d'une jeunesse.

CATHERINE.

En tous cas, ça ne vous chagrine guère. Dieu sait comme vous avez ri à la fête.

PIERRE.

Justement , c'est ce qui vous trompe ; car j'ai pleuré en dedans de moi-même ; j'étais si peiné que j'ai bu à moi seul plus que toute la noce entière.

CATHERINE.

Ma fine !... ça s'voyons de reste.

PIERRE.

Mais patience, après avoir dédaigné l'garçon d'farme pour le p'tit commis, on reviendra du p'tit commis au garçon d'farme.

CATHERINE.

Tu ne risques rien que d'compter là-dessus.

PIERRE.

Certainement qu' j'y compte et farme qu' j'y compte.

CATHERINE.

Bah!..

PIERRE.

Vous mettez tout vot' bonheur, toutes vos espérances dans monsieur Félix... eh bien! dans quelques instans, il n'y aura pas plus de monsieur Félix que dessus la main.

CATHERINE.

Pas possible!

PIERRE.

Si possible, que j'allons, sous vot' respect, préparer la malle de vot' amoureux ; et que dans un petit quart-d'heure, fouette cocher !..

CATHERINE, *à part.*

Ah! mon dieu! comment empêcher ça?

PIERRE.

C'est dur, n'est-ce pas?.. allons, consolez-vous, j'sommes bon enfant, et faute d'mieux, me v'là!

CATHERINE.

Tu crois donc que je ne t'aime pas? eh ben! vrai... je te chérissons un tantinet.

PIERRE.

Vous allez voir qu'elle va me r'venir.

CATHERINE.

Si je n'en avons pas l'air, c'est qu'il ne faut point qu'une jeune fille se jette à la tête d'un garçon... (*A part*). Je le tiens!.. (*Haut*). Du reste, il est bien facile de t'en donner des preuves; tu n'as qu'à entrer dans le grenier à fourrages, tu verras le cadeau de noce que je voulions te faire.

*Le Mendiant.*

PIERRE.

Quoi!.. il y a un cadeau de noce dans le grenier?

CATHERINE.

Oui, monsieur, sous le foin.

PIERRE.

Avec vot' permission, j'allons y jeter un p'tit coup-d'œil.

CATHERINE.

C'est dit. (*A part*). Est-y nigaud! l'est-y!..

(*Pierre entre dans le grenier, elle l'enferme*).

Attrape, imbécille; tu ne prépareras plus la malle de Félix, et mon amoureux me restera... au surplus, je crois qu'il avait besoin de dormir, et puisqu'il est dans sa chambre à coucher, qu'il y reste!..

### SCÈNE IX.

CATHERINE, FÉLIX, ALBERTINE.

ALBERTINE.

Catherine, mettez ces provisions où je les place d'habitude.

CATHERINE.

J'allons exécuter vos ordres. (*Elle entre dans le bosquet, en sort aussitôt, s'approche d'Albertine, et lui dit bas quelques paroles*).

FÉLIX, à part.

Heureusement, elle n'a pas vu la bourse que je viens de déposer... mais, Pierre, où est-il? il me tarde d'être éloigné d'ici.

ALBERTINE, à Catherine.

Il t'a dit cela?

CATHERINE, bas.

Oui, mamselle, de grâce, empêchez-le de partir. (*A part en sortant*). J'les laisse ensemble... qu'eu tic tac, ça me donne!

### SCÈNE X.

ALBERTINE, à Félix qui va pour sortir.

Félix, savez-vous ce que Catherine vient de m'annoncer avec tant de mystère?.. votre prochain départ.

FÉLIX.

Se pourrait-il?

ALBERTINE.

Je ne saurais y croire. Catherine s'abuse ; j'ai votre parole de ne point abandonner mon père, et vous ne voudriez pas y manquer.

FÉLIX.

Hélas ! mademoiselle, c'est à regret que je l'avoue... elle vous a dit la vérité... ce départ est nécessaire.

ALBERTINE, *avec dignité.*

Nécessaire... oui, Félix, ce matin je vous priais de rester à la ferme ; ce soir, je vous conjura d'en partir.

FÉLIX.

Quel langage ! d'où naît un changement si subit ?

ALBERTINE.

Votre secret n'en est plus un pour moi... le chagrin dont vous êtes pénétré, les discours que nous a tenus monsieur Berghem ont répandu dans mon cœur une affreuse clarté.

FÉLIX.

Eh quoi ! vous avez découvert ce que j'aurais voulu vous cacher éternellement, ce que je voudrais me cacher à moi-même.

ALBERTINE.

Avez-vous oublié, monsieur, que Jules a reçu mes sermens, que demain je serai son épouse.

FÉLIX.

Son épouse!..

ALBERTINE.

Félix, quel espoir était le vôtre ? pouviez-vous penser que mon père accorderait la main d'Albertine à un homme sans fortune, sans famille ?

FÉLIX.

Si cet obstacle eut été le seul, bientôt le ciel eut béni notre union.

ALBERTINE.

Il se pourrait?..

FÉLIX.

Félix Dormeuil est mon nom. Fils d'un militaire, comme lui, je naquis sous les drapeaux. Capitaine à vingt ans, je devais prétendre aux plus belles destinées, lorsqu'une insulte me fit mettre l'épée à la main contre le neveu de mon colonel. Pour échapper aux poursuites de sa famille, je vins me réfugier dans ce pays... Hélas ! je vous vis, et l'amour que vous m'inspirâtes fut si prompt, que je changeai sans

regrets l'uniforme du soldat contre l'habit du cultivateur. Il ne me restait plus qu'à me présenter à la ferme... un incendie menaçait de tout dévorer... Albertine allait périr... je la sauvai... au comble de la joie, monsieur Mulver m'offrit son amitié. Plus épris que jamais, j'attendais pour demander votre main, l'instant où il me serait permis de me nommer, vain espoir!.. Jules se présenta... votre mariage avec lui fut arrêté, et je n'eus plus qu'à gémir sur un amour qui fera le tourment de ma vie.

ALBERTINE.

Qu'ai-je appris?.. ah! pourquoi m'avoir dévoilé cet affreux secret?.. Félix, je ne dois plus vous entendre; partez à l'instant même, l'épouse de Jules exige de vous un éternel adieu.

FÉLIX.

Oui, l'honneur l'exige, et ma sûreté personnelle le commande: par une cruelle fatalité, c'est le colonel dont le neveu est tombé sous mes coups, qui doit ce soir se rendre à la ferme.

ALBERTINE.

Ah! éloignez-vous au plus vite. Les lois sur le duel sont affreuses. Adieu, Félix, le devoir m'ordonne de ne plus penser à vous; mais jamais je n'oublierai que je vous dois la vie.

FÉLIX.

Je me sou mets à l'arrêt que vous venez de prononcer. Quant à Dormeuil, son cœur vous appartient sans retour... au moment de vous perdre, c'est à vos pieds qu'il ose vous en faire le serment. (*Il se jette à ses genoux; Jules arrive*).

ALBERTINE.

Que faites-vous!.. on vient...

## SCÈNE XI.

Les mêmes, JULES.

ALBERTINE, à part.

Je suis perdue!..

JULES.

C'est à regret que je trouble un entretien si doux... Cependant, je dois l'avouer, d'après ce que monsieur Berghem m'avait dit, si quelque chose peut égaler ma surprise, c'est ma juste indignation.

FÉLIX.

Monsieur.

JULES.

Ne cherchez pas à m'en imposer. Si je pouvais douter de mon malheur, ce trouble, ces larmes suffiraient pour me convaincre que la séduction a suivi de près le bienfait.

ALBERTINE, *à part.*

Cruelle situation !

JULES.

Ingrat !.. en arrachant des flammes la fille de Mulver, ne t'es-tu donc montré généreux que pour avoir plus tard le droit de la deshonoré ?

FÉLIX.

Qu'osez-vous dire ?

ALBERTINE.

Jules, respectez le sauveur de ma famille ; il a des droits à votre estime, à la mienne.

JULES.

Ses droits les plus précieux sont ceux que lui donne votre amour. Albertine, votre émotion vous trahit, votre rougèur vous condamne. Vous aimez le commis de votre père.

FÉLIX.

Ah ! je serais assez heureux !..

ALBERTINE.

Félix l'apprend aujourd'hui pour la première fois, et c'est de votre bouche... la fille de Mulver n'eut jamais osé lui faire un pareil aveu. Mais puisque par vous, il connaît le fond de ma pensée, puisqu'enfin vous avez su lire dans mon ame, tout déguisement deviendrait désormais inutile. Oui, monsieur, en vous épousant, je cédaï aux convenances sociales, aux volontés de mon père ; voilà la vérité : s'il est pénible à vous de l'entendre, il est peut-être, plus pénible à moi de vous la dire ; mais, je vous la devais tout entière... maître de mon secret, j'abandonne à cette générosité, dont on fait l'éloge, le destin de ma vie ; votre délicatesse vous dictera maintenant ce qu'il vous reste à faire ; quant à Albertine, ah ! monsieur, plaignez-la, mais ne la condamnez pas.

( *Elle se dispose à sortir ; Jules l'arrête.* )

JULES.

Albertine !.. est-ce là ce que j'avais le droit d'attendre... Qu'exigez-vous de moi ?

ALBERTINE.

J'ose tout espérer de la bonté de votre cœur.

JULES.

Albertine !

FÉLIX , à part.

Que va-t-il faire ?

JULES.

Je pourrais user des droits que je tiens de votre père , condamner des sentimens qui peuvent faire le malheur de ma vie ; mais ce ne sera pas en vain que vous aurez compté sur ma délicatesse. ( *Il tire le contrat de sa poche* ). Le voici , cet acte qui devait assurer mon honneur ; mais l'aveu que vous venez de me faire , commande un bien grand sacrifice et je ne balance pas à l'accomplir.

ALBERTINE.

Que faites-vous ?

JULES.

Je veux , en vous perdant , vous prouver que je n'étais pas indigne de votre amour.

ALBERTINE.

Ah ! tant de grandeur d'âme me fait espérer que mon père , à qui je dois laisser ignorer cet entretien , apprendra de votre bouche même la détermination que vous venez de prendre ; mais quelque chose qui puisse arriver , votre procédé , monsieur , vous assure à jamais des droits à ma reconnaissance. ( *Elle sort* ).

## SCÈNE XII.

JULES , FÉLIX.

JULES.

Elle est pour jamais perdue pour moi !.. ( *A Félix* ). Malheureux ! et c'est pour vous qu'il y faut renoncer.

FÉLIX.

Monsieur !

JULES.

Pensez-vous que je montrerai pour un obscur rival autant de générosité que pour la fille de Mulver !

FÉLIX.

Monsieur , votre générosité devient une offense.

JULES.

Si je ne me rappelais la distance que le sort a mise entre nous , j'eusse déjà fait un appel à votre courage.

FÉLIX.

C'est à regret que je me verrais forcé d'y répondre ; mais l'honneur outragé ne calcule point, et l'on n'a point besoin d'ayeux pour donner ou recevoir un coup d'épée.

JULES, avec fureur.

Insolent !

FÉLIX, découvrant sa poitrine.

Arrêtez.

JULES, surpris.

Que vois-je !.. la récompense des braves !..

FÉLIX.

Croyez-vous que le soldat qui l'obtint sur le champ de bataille, soit digne de se mesurer avec vous.

JULES.

Il suffit. La réparation doit être égale à l'offense : et c'est dans ton sang que je laverai l'outrage fait à la famille Mulver.

### SCÈNE XIII.

Les mêmes, LE MENDIANT.

LE MENDIANT, à part.

Un duel !.. je l'avais prévu.

JULES.

Le lieu du rendez-vous ?

FÉLIX

Ici. ( *Il désigne le bosquet* ). Les croisées de la ferme nous éclaireront suffisamment.

JULES.

L'instant ?..

FÉLIX.

Après la fête... à neuf heures... On vient... :

JULES.

Silence !..

LE MENDIANT, à part.

Ne nous éloignons pas.

( *Il sort* ).

### SCÈNE XIV.

Les mêmes, MULVER, ALBERTINE, BERGHEM, CATHERINE, Villageois.

MULVER.

Enfin, je vous retrouve !.. que diable faites-vous là ? ( *A Jules* ). Demain, après votre mariage, vous partez ; et à peine aujourd'hui êtes-vous resté une heure avec nous ?

JULES.

Croyez que des affaires urgentes...

MULVER.

La première affaire d'un mari, c'est de rester avec sa femme ; n'est-ce pas, Félix ?

FÉLIX, *hésitant.*

Je le pense.

MULVER, *aux villageois.*

Mes enfans, une lettre du Colonel m'annonce que peut-être il ne sera ici que fort avant dans la nuit. En l'attendant, que la fête commence !.. la veille d'une noce, le plaisir et la joie doivent être notre devise.

JULES, *à part.*

Bon Mulver, comment détruire son erreur.

MULVER.

Allons, mes amis, en place.

**BALLET.**

CATHERINE, *après le ballet.*

Un moment, s'il vous plaît, et ce menuet que monsieur Félix devait danser avec mademoiselle Albertine ?

MULVER.

En effet : il est convenu qu'en sa qualité de premier garçon de noce, le menuet de la mariée sera dansé par Félix.

FÉLIX.

Daignez m'en dispenser.

MULVER.

Chose promise, chose due. Un menuet, c'est comme une affaire d'honneur, on ne saurait y manquer ; n'est-ce pas, monsieur Jules ?

JULES, *troublé.*

Sûrement... (*A part.*) Quel supplice !

MULVER.

Allons, la main à Albertine ?

ALBERTINE, *à part.*

Je n'en aurai jamais la force.

FÉLIX *va prendre la main d'Albertine.*

Sa main tremble dans la mienne.

( *Il se dispose à danser avec elle... au moment où il passe devant Jules, ce dernier lui dit.* )

JULES, *à Félix.*

Je suis sans armes.

( 4<sup>r</sup> )

FÉLIX.

Vous en trouverez à l'entrée du bosquet.

( *Félix et Albertine se placent, ils sont vivement émus... Albertine chancelle.* )

CATHERINE.

Eh ben ! mamselle , quoiq'vous avez donc ?

ALBERTINE.

Les forces m'abandonnent.

FÉLIX.

Elle se trouve mal.

( *Albertine effectivement tombe sans connaissance dans les bras de Félix.* )

MULVER.

Ah ! mon Dieu !... ma fille ; aidez-nous à la transporter à la ferme.

CATHERINE.

J'vous suivons ... plus de danses ici ... éteignez tout ça , vous autres !... Ah ! mon Dieu ! ma pauvre maîtresse !

( *Les villageois se groupent autour d'Albertine et sortent avec Mulver.* )

## SCÈNE XV.

FÉLIX , PIERRE.

PIERRE , à la fenêtre du grenier.

Tiens !... déjà la nuit ! j'avons dormi plus longtemps que je ne le croyais.

FÉLIX.

Chère Albertine , faut-il donc te quitter en un pareil moment ?

PIERRE.

Sans l'bruit que j'viens d'entendre , je dormirions encore , c'est sûr.

FÉLIX.

Peut-être , je te vois pour la dernière fois.

PIERRE.

Qu'est-ce qui parle !... tiens !... c'est monsieur Félix ?

FÉLIX.

Allons chercher mon épée !..

PIERRE.

Son épée !... Quoi qu'ça veut dire ?... j'suis pas curieux ; mais faut que j'voie ça. ( *Il quitte la croisée , Félix entre dans le grenier.* )

*Le Mendiant.*

## SCÈNE XVI.

LE MENDIANT , *seul.*

A neuf heures , ont-ils dit... laisserai-je le duel avoir lieu ? Non , Félix pourrait triompher , et ma vengeance deviendrait impossible... Les soupçons ne peuvent planer sur moi : pendant la fête , personne ne m'a vu... le voilà !...

( *Il se cache dans le bosquet.* )

## SCÈNE XVII.

LE MENDIANT , FÉLIX.

FÉLIX , *sortant du grenier.*

J'ai promis à Jules... ( *Il porte l'épée dans le bosquet* ). Il me faut encore une épée... Mulver a servi... si je pouvais , sans être aperçu de personne... ( *Il entre en face* ).

LE MENDIANT , *prenant l'épée.*

Sans le savoir , il me fournit une arme plus sûre que la mienne... On vient... c'est la petite servante.

## SCÈNE XVIII.

CATHERINE , LE MENDIANT , ensuite PIERRE.

CATHERINE , *une lanterne à la main.*

J'cherche partout monsieur Félix !.. Le Colonel et les officiers que l'on attendait sont arrivés... impossible de l'trouver... et c'pauvre Pierre , j'l'avions oublié... vite , donnons-lui d'air.

LE MENDIANT.

Maudits soyent les importuns !

CATHERINE.

Tiens ! la porte du grenier est ouverte ! serait-il déjà parti ?.. Pierre ?..

PIERRE , *sortant.*

Présent , mamselle. ( *Il a sur le bras un habit d'officier et sur la tête un chapeau d'uniforme* ). Queu singulière idée vous avez eue là , d'm'acheter pour cadeau de noce , à moi , garçon d'farme , un habit d'officier et un chapeau à cornes.

CATHERINE.

Plaisantes-tu ?

PIERRE.

Non , ma fine , à cheval donné , il ne faut pas , dit-on , regarder à la bride ; cependant , faut l'avouer , une blouse m'aurait mieux convenu qu'un uniforme.

CATHERINE.

Comment ! t'as trouvé ça sous l'foin ?

PIERRE.

Certainement... du reste, il paraît qu'c'est l'jour des trouvailles ; car votre monsieur Félix vient d'y trouver une épée.

CATHERINE.

Une épée !

PIERRE.

Et une solide encore.

CATHERINE.

Ah ! mon dieu ! Pierre, sais-tu que v'là le frisson qui m'gagne... je n'sais pas c'que tout ça veut dire ?.,

LE MENDIANT, à part.

Je m'en doute, moi !..

CATHERINE.

L'habit, l'épée, l'chapeau, tout ça est tombé du ciel ; ce n'est pas avec quinze écus de gages qu'y m'serait venu dans l'idée d'faire d'Pierre un officier.

PIERRE.

Ah ! mon Dieu, v'là qué j'frissonne aussi.

CATHERINE.

Pierre, il se passe ici des choses qui m'font trembler.

PIERRE.

Dites donc qui nous font trembler ; car j'avons pour le moins aussi peur que vous.

CATHERINE.

Faut aller tout dire à monsieur Mulver.

PIERRE.

Certainement.

CATHERINE.

Dépêchons !.. quelqu'un s'approche. (*Neuf heures sonnent à l'horloge du village. On voit Jules traverser le fond*).

CATHERINE.

Déjà neuf heures !.. viens !..

PIERRE.

J'avons plus d'jambes !..

CATHERINE.

C'est égal. Marche toujours.

PIERRE.

J'avons d'plus une barre sur l'estomac.

CATHERINE.

Qu'est-ce que ça fait !.. marche donc, poltron ?  
*( Elle l'entraîne et sort avec lui par le fond, Jules entre en scène avec précaution ).*

LE MENDIANT, à part.

Voilà Félix!.. frappons!.. *( Il s'enfonce dans le bosquet ).*

## SCÈNE XIX.

JULES, seul.

Personne... je suis le premier au rendez-vous. Cependant sa haine doit égaler la mienne. *( Ici on entend la musique du bal qui se donne dans la ferme ).* Une fête!.. des danses!.. et dans quelques momens, peut-être, la mort sera dans cette maison... si Félix m'attendait dans ce bosquet!.. Entrons!.. *( A peine est-il entré que Félix arrive ).*

## SCÈNE XX.

FÉLIX, ensuite LE MENDIANT.

FÉLIX.

Impossible de trouver l'épée de Mulver, mais l'heure est sonnée, et Jules est sans doute... *( On entend un cri dans le bosquet ).* Qu'entends-je ? *( Il se précipite dans le bosquet, au même instant, le Mendiant en sort par derrière ).*

LE MENDIANT, à lui-même.

Je suis vengé!..

FÉLIX, l'arrêtant.

Tu es de la ferme?..

LE MENDIANT, le reconnaissant.

Dieu!

FÉLIX.

Appelle du secours... un homme expire assassiné.  
*( Il lui indique de la main la corde d'une cloche, qui est en face le grenier, et rentre sous le bosquet ).*

LE MENDIANT, seul.

Est-ce une illusion!.. Félix, qui donc ai-je frappé!.. son rival, peut-être...

FÉLIX, dans le bosquet.

Au secours!.. au secours!..

LE MENDIANT.

Tu veux du monde... j'en vais faire venir, et laisser peser sur toi le crime que je viens de commettre... *( Il agite for-*

*tement la cloche* ). On accourt... ce sont les gens de la noce...  
des officiers les accompagnent... fuyons!..

( *Il sort* ).

### SCÈNE XXI.

MULVER, LE COLONEL, BERGHEM, ALBERTINE,  
CATHERINE, PIERRE, Officiers, Valets, etc.

MULVER.

Pardon, Colonel, mais des habits d'officier trouvés chez  
moi, le bruit de cette cloche, les cris qui se font entendre..

### SCÈNE XXII.

Les mêmes, FÉLIX.

LE COLONEL, *apercevant Félix.*

Que vois-je ?

FÉLIX, *à tous :*

« Monsieur Berghem, brave Mulver, courez de ce côté,  
Jules vient d'expirer sous les coups d'un assassin.

ALBERTINE, *et tout le monde.*

Grand dieu ! (*Les Paysans, Mulver, Berghem et Pierre  
se précipitent dans le bosquet*).

### SCÈNE XXIII.

FÉLIX, LE COLONEL, ALBERTINE.

LE COLONEL.

Félix Dormeuil en ces lieux ?

FÉLIX.

Oui, Colonel, vengez sur moi la mort de votre neveu ?

LE COLONEL.

Fuis plutôt ! hâte-toi de te dérober au courroux d'une  
famille justement irritée.

( *Félix tombe aux pieds du Colonel. Au moment où il  
va pour s'éloigner, tout le monde sort du bosquet* ).

### SCÈNE XXIV.

Tous les personnages, Villageois.

BERGHEM, *désignant Félix.*

Faites arrêter ce jeune homme ? c'est l'assassin de Jules  
Dulaur !

FÉLIX.

Monsieur Berghem !

BERGHEM.

C'est votre épée qui a frappé l'infortuné Jules, Pierre vient de la reconnaître.

PIERRE.

Ça, j'suis forcé d'en convenir, il est venu la prendre dans le grenier où j'étais.

BERGHEM.

Et cette bourse qui vous appartient a été trouvée près de la victime.

CATHERINE.

C'est bien la petite bourse verte de ce matin.

FÉLIX.

Écoutez-moi ?

LE COLONEL.

Malheureux ! dans quel moment je te retrouve un crime pesait déjà sur ta tête ; mais l'honneur ne te reprochait rien ; je pouvais pardonner ; maintenant il faut punir.

FÉLIX.

Colonel !

LE COLONEL.

Veillez sur lui !.. Mulver, Albertine, vous serez vengés

*(Les villageois s'éloignent de Félix ; les Officiers de son régiment l'entourent ; Félix est calmé, Albertine est accablée. On aperçoit dans le fond, le Mendiant cherchant à s'échapper).*

*Fin du deuxième acte.*

## ACTE III.

*Le Théâtre représente l'intérieur d'une grange ouverte au fond et dominant sur une cour fermée par un mur, contre ce mur est une large cuve. De chaque côté de la grange est une chambre : on arrive à celle de droite par un escalier de quelques marches. Au lever du rideau, Pierre sort de cette pièce ; Catherine entre par le fond avec plusieurs villageois. Des soldats sont dans la cour. Une sentinelle est placée à la porte de la chambre où doit se tenir le conseil de guerre.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE, CATHERINE, Villageois, Soldats,

CATHERINE.

Eh ben ! Pierre !

PIERRE.

Eh ben ! mamselle, tout est prêt pour le jugement. (*Il désigne la chambre d'où il sort*). Tenez, v'là la salle du conseil ; là, tout en face de la chambre que j'avions si ben préparée pour le futur.

CATHERINE.

Ne m'en parle pas. Rien seulement que de regarder la porte, je me sentons venir la chair de poule...

(*Les Villageois s'éloignent peu-à-peu en donnant des marques de douleur*).

PIERRE.

Y a ben de quoi.

CATHERINE.

C' pauvre monsieur Jules qui était si bon, si honnête ; mourir de c'te manière-là, et la veille de son mariage encore.

PIERRE.

Dam ! il n'a pas été le maître de choisir ni de remettre ça au lendemain.

CATHERINE.

Quelle désolation !.. quel événement ! l'amour de monsieur Félix pour mademoiselle Albertine n'est plus un secret pour personne.

PIERRE.

C'est ben c'qui vous fâche.

CATHERINE.

Monsieur Mulver en apprenant ça, est tombé de son haut. Notre jeune maîtresse fond en larmes; et sans monsieur Berghem, qui, tout en jurant de venger son ami, cherche à consoler tout l'monde, je ne sais pas trop ce qu'y deviendrions tous les deux.

PIERRE.

Qui qu'aurait jamais dit que l'capitaine avec son air doux-cereux, fut capable d'un coup pareil?

CATHERINE.

Il n'est pas bien prouvé que ce soit lui.

PIERRE.

C'est peut-être moi... Ah! ça, vous êtes donc aveugle des deux yeux!.. sa bourse trouvée sous le corps de la victime; et puis c'te épée qu'il est venu prendre dans l'appartement où je couche; c'est-à-dire dans le grenier à foin; voilà des preuves, j'espère... aussi ma déposition a produit sur le Colonel un fier effet.

CATHERINE.

Moi qui l'aimions tant!.. fiez-vous donc à la mine? pauvre Félix!

PIERRE.

C'est ça replaignez-le?

CATHERINE.

Ne m'en veux point, c'n'est pas pour mon compte que je me chagrine.

PIERRE.

C'est peut-être pour le mien.

CATHERINE.

C'est pour mademoiselle Albertine, qui en mourra; pour monsieur Mulver, qui aimait monsieur Félix comme un fils; pour toi, qui as trop de bon cœur, pour désirer la mort de personne.

PIERRE.

Silence!.. v'là le Coronel. (*Les villageois rentrent en indiquant l'arrivée de l'état-major. Le peloton resté dans la cour, prend les armes; les villageois garnissent l'escalier qui conduit à la chambre du conseil. Entrée du Colonel et des officiers; ils sont suivis de tous les habitants*).

## SCÈNE II.

Les mêmes, LE COLONEL, LE MAJOR et plusieurs autres Officiers.

LE COLONEL, à un Officier.

Anoncez à monsieur Mulver que l'instruction est terminée. Dites-lui que le conseil va s'assembler, et que fiers de venger la société, nous serons inflexibles comme la loi dont nous sommes les organes. (*L'Officier sort*),

PIERRE, à Catherine.

Entendez-vous ça, mamselle Catherine ?

CATHERINE.

Pardine ! à moins d'être sans oreilles ; et Dieu merci, je n'en sommes pas logée là.

LE COLONEL, à un Sous-Officier.

Avertissez Félix qu'il se prépare à paraître devant ses chefs ; dites-lui qu'il ait confiance en la justice, qui quelquefois pardonne au coupable ; mais qui sauve toujours l'innocent. (*Le Sous-Officier sort*).

CATHERINE.

Entends-tu ça, Pierre ?

PIERRE.

Pardine ! c'est assez clair.

LE COLONEL, au Major.

Faites prendre les armes au régiment, parti cette nuit de Bruxelles, et arrivé ce matin dans ce canton... annoncez-lui le triste devoir qu'il aura, sans doute, bientôt à remplir. (*Le Major sort. Aux autres Officiers*). Messieurs, entrons au conseil !.. le capitaine-rapporteur nous y attend. (*Au moment où le Colonel, suivi des Officiers, va pour entrer au conseil, Mulver et sa fille paraissent*).

## SCÈNE III.

Les mêmes, MULVER, ALBERTINE, BERGHÈM.

MULVER.

Ah ! monsieur le Colonel, au nom de tout ce qui vous est cher, je viens vous supplier d'éloigner de la ferme cet appareil de mort, qui nous glace d'effroi.

LE COLONEL.

Je regrette qu'un impérieux devoir me force à rendre le jugement sous vos yeux ; mais les grands délits exigent de

*Le Mendiant.*

grands exemples ; et la loi veut que ce soit où le crime a été commis , que le coupable en reçoive le châtement.

ALBERTINE.

Ah ! monsieur le Colonel , une sage lenteur ne devrait-elle pas être le partage des lois ?

MULVER.

Albertine a raison... ne précipitez rien !

LE COLONEL.

Comptez sur ma prudence. Officier dans mon régiment, si Félix est criminel , son opprobre rejaillira sur le corps entier ; fiez-vous donc à mes soins pour l'absoudre , s'il est inno cent.

BERGHEM.

Innocent !.. lui , le rival de Jules !.. lui dont l'épée qui ne devait servir qu'à combattre les ennemis de son pays , est encore teinte du sang de mon ami !.. Colonel ! la société attend de votre justice un exemple terrible.

LE COLONEL.

Monsieur , nous ferons notre devoir. (*Aux Officiers*). Entrons ! (*Les Villageois qui étaient sur l'escalier entrent au conseil, le Colonel, suivi des Officiers, monte également. Pierre sort par le fond*).

#### SCÈNE IV.

BERGHEM , ALBERTINE , MULVER , CATHERINE , Villageois , *au fond*.

ALBERTINE.

Quoi ! monsieur ? c'est vous qui appelez sur la tête du sauveur de ma famille , la vengeance des lois ?

BERGHEM.

L'honneur le commande , l'amitié l'exige.

MULVER.

Vous le croyez donc coupable ?

BERGHEM.

Eh ! quel autre peut avoir frappé Jules ? quel autre avait intérêt à se délivrer d'un rival ?.. on parle d'un duel ; mais pourquoi n'est-ce qu'une seule épée qu'on a trouvée près de la victime... Albertine , il m'en coûte de vous affliger , il m'en coûte surtout de détruire l'erreur à laquelle le bonheur de votre vie semble attaché... mais j'étais l'ami de Jules , et à ce titre , je ne dois point épargner son meurtrier.

ALBERTINE.

Mais êtes-vous bien certain que ce soit Félix ? victime

des apparences, plus d'un innocent est mort à la place du coupable... les juges en ont gémi... il était trop tard.

BERGHEM.

Tout accuse Félix.

MULVER.

Non, l'homme qui exposa ses jours pour rendre une fille à son père, n'a pu concevoir l'idée d'un pareil forfait?

BERGHEM.

Mulver, la reconnaissance vous aveugle.

ALBERTINE.

L'amitié vous égare.

BERGHEM.

C'est elle qui me dicte mon devoir.

ALBERTINE.

Votre devoir!.. vous ordonne-t-il d'être sans pitié? vous, dont le noble ministère fut toujours consacré à défendre, à protéger l'opprimé?.. non, vous ne ternirez pas une vie sans tache, par une action que votre cœur désavouerait; pour venger la mort de Jules, vous ne traînez point Félix à l'échafaud?

BERGHEM.

Albertine!

ALBERTINE.

Ah! monsieur, croyez-en mes larmes, Félix n'est point coupable... plaignons Jules, mais conservons un innocent à sa famille, à la patrie, un de ses plus zélés défenseurs!

BERGHEM.

Albertine, plaise au ciel que je sois dans l'erreur!.. mais jusqu'à ce que des preuves certaines aient justifiées celui que vous défendez, laissez-moi conserver mon indignation; c'est la dernière marque d'amitié que je dois donner à mon malheureux ami.

## SCÈNE V.

Les mêmes, PIERRE, LE MENDIANT, *le Mendiant entre poursuivi par Pierre et les paysans armés.*

PIERRE, *le prenant au collet.*

Halte là! brave homme? not' maître, v'là le Mendiant qui rodions autour de la grange; en m'apercevant, il s'est sauvé comme si le diable était à ses talons.

CATHERINE.

Oui, ma fine, c'est l'Mendiant d'hier.

LE MENDIANT :

Oui, c'est moi-même.

CATHERINE, *à part.*

Il n'avait pas besoin de nous l'dire ; il est assez laid pour qu'on le reconnaisse.

BERGHEM.

Que venez-vous faire en ces lieux ?

LE MENDIANT.

Vous le savez aussi bien que moi. Je demandais la charité.. invité par monsieur Jules à rester à la ferme... j'assistais à ses noces.

MULYER.

Ignorez-vous donc que la mort est dans cette maison ?

LE MENDIANT.

La mort !!

BERGHEM.

Oui, l'infortuné Jules est tombé sous les coups d'un assassin.

LE MENDIANT.

D'un assassin !.. le connaît-on ?

PIERRE.

Pardine ! c'est monsieur Félix !..

LE MENDIANT, *étonné.*

Quoi ! c'est lui qu'on accuse ?

CATHERINE, *avec chagrin.*

Et qu'on va peut-être condamner.

LE MENDIANT.

Est-on bien sûr que ce soit Félix qui ait frappé la victime.

BERGHEM.

Où tend cette question ?

LE MENDIANT, *d'un air indifférent.*

A rien, je vous la fais sans conséquence ; prenez-la de même ; la seule chose qui me fâche, c'est de voir la douleur remplacer ici le plaisir.

PIERRE.

Quoi qu'ça vous fait ? vous étiez venu pour vous divertir ; eh ben ! vous pleurez ; pour de l'argent, les gens d'vot' espèce s'accrochent de tout.

LE MENDIANT.

N'insultez pas à ma misère, et puisque les plaisirs et les fêtes se sont changés en des jours de tristesse et de deuil, laissez-moi chercher ailleurs le pain de la pitié...

PIERRE.

Mon digne homme, vous m'avez l'air d'un sournois; ce n'est pas en se sauvant qu'on demande l'aumône; on allonge les mains et pas les jambes.

BERGHEM.

Qu'on veille sur lui, jusqu'à ce qu'il puisse être interrogé?

LE MENDIANT.

A votre aise.

PIERRE.

Allons, marche!

LE MENDIANT.

Où me conduit-on?

PIERRE.

Là, dans la chambre où monsieur Jules a rendu le dernier soupir.

LE MENDIANT, *se troublant.*

Dans cette chambre!

BERGHEM.

Tu trembles, je crois...

LE MENDIANT, *se remettant.*

Non, ici ou là... qu'importe!.. un malheureux doit se trouver bien partout.

CATHERINE.

V'là monsieur Félix!..

LE MENDIANT, *à part en entrant dans la chambre.*

Je n'ai pu le frapper... mais il va mourir à ma place, et ma vengeance est satisfaite.

( *Il entre à droite; Félix entre par le fond, escorté de quelques soldats, et suivi des villageois.* )

## SCÈNE VI.

BERGHEM, MULVER, ALBERTINE, FÉLIX, CATHERINE, Officiers, Villageois. ( *Félix est revêtu de ses habits d'uniforme.* )

BERGHEM.

Félix, le conseil de guerre chargé de prononcer sur votre sort, est assemblé. Dans une heure, vous serez la joie ou le désespoir de cette famille, qui, en vous accueillant comme un ami, était loin de s'attendre à tous les maux que vous avez attirés sur elle, méritez donc par un aveu sincère, l'indulgence du ciel?

ALBERTINE.

Que va-t-il répondre ?

FÉLIX.

Devant dieu qui m'entend, et sur la cendre des braves morts à mes côtés, je jure que je ne suis pas coupable du meurtre de Jules.

ALBERTINE, à *Berghem*.

Vous l'entendez, monsieur ?

FÉLIX.

Mes amis, regardez ma poitrine ; les blessures dont elle est couverte, la croix qui brille sur mon sein, gagnée sur le champ de bataille, attestent que je suis incapable d'avoir commis le crime odieux dont on m'accuse.

MULVER.

Oui, Félix, oui, monsieur Berghem, j'en appelle à vous-même, celui qui défendit si bien son pays, pourrait-il être un lâche assassin ?

FÉLIX.

Monsieur Berghem, l'amitié que vous aviez pour le malheureux Jules, vous inspire le devoir de venger sa mort par la mienne, j'excuse votre zèle, que nulle considération ne vous arrête ?

BERGHEM, à *part*.

Tant de calme m'étonne... le Mendiant serait-il... non, Félix seul... cependant les protestations de Mulver... les larmes de sa fille... cruelle incertitude.

L'OFFICIER, à *Félix*.

Monsieur, le conseil vous attend. (*Félix, conduit par des soldats, entre dans la chambre du conseil*).

## SCÈNE VII.

Les mêmes, excepté FÉLIX.

ALBERTINE, à *Berghem*.

Eh bien ! monsieur, que tardez-vous ? le tribunal s'apprête à prononcer ; Félix, le malheureux Félix, sûr de la bonté de sa cause, veut se défendre lui-même.

BERGHEM.

Que dites-vous ? eh ! quoi ! il se pourrait.. il ne s'est point entouré de toutes les garanties que la loi lui donne !

MULVER.

Il prétend éclairer ceux qui vont prononcer sur sa destinée ; mais si le sort trahissait son courage, personne ne serait là

pour le seconder... devons-nous souffrir qu'il se prive d'un appui nécessaire?

ALBERTINE.

Non, mon père; un défenseur éloquent va paraître; il fera triompher l'innocence de Félix, il épargnera des regrets éternels à ses juges... il nous rendra tous au bonheur.

BERGHEM.

Ah! vous soulagez mon cœur d'un poids affreux!.. mais cet avocat?..

ALBERTINE.

Il est ici... ici même.

BERGHEM.

Quel est-il?

ALBERTINE, *avec force.*

Vous!..

BERGHEM.

Moi!

ALBERTINE.

Oui... votre délicatesse vous commande ce noble sacrifice... Jules, lui-même l'exigerait, s'il pouvait sortir de la tombe... je sais tout ce que votre situation a de pénible... ici, un ami victime d'un horrible assassinat, et dont le sang répandu demande vengeance... mais là... un malheureux injustement traîné sur le banc des accusés... refuserez-vous de lui prêter un appui que la loi accorde aux plus criminels?.. j'en appelle à votre conscience?

BERGHEM.

Albertine, votre espoir ne sera point trompé... le noble courage de Félix me décide... cette tranquillité d'âme que peut seule donner une conscience pure, ne saurait être le partage du coupable... oui, mes amis, j'ai pu résister aux prières d'un père, aux larmes de sa fille... l'honneur m'en imposait la triste nécessité; mais laisser périr un homme sans défense?.. jamais... quand l'humanité parle, la vengeance doit se taire. Coupable, ou non, Félix aura un défenseur.

MULVER.

Ami généreux! ah! je reconnais la grandeur de votre ame.

ALBERTINE.

Puisse un si beau dévoûment être couronné d'un plein succès!

BERGHEM.

Je n'ose m'en flatter ; mais, n'importe j'entre au tribunal plaider la cause de Félix, sinon avec talent, du moins avec zèle... s'il est condamné, ma conscience ne me reprochera rien, et j'aurai prouvé qu'au cœur d'un honnête homme, le cri de la pitié se fait toujours entendre. (*Il entre au tribunal*).

## SCÈNE VIII.

Les mêmes, hors BERGHEM.

CATHERINE.

Brave homme ! si je l'avions osé, je lui aurions sauté au cou.

ALBERTINE.

Je ne sais, mais l'espoir semble renaître dans mon ame... Félix nous sera rendu... que dis-je ?.. ah ! mon père, un nouveau motif de crainte se présente encore ? si le Colonel allait venger sur lui le sang de son neveu ?

MULVER.

Connais mieux le cœur d'un soldat ? hors du champ de bataille, il n'est plus d'ennemis pour lui. Lié d'enfance avec le Colonel, j'ai été cent fois à même d'apprécier son noble caractère ; il est aussi brave qu'il est juste ; et fier de la mission qu'il est chargé de remplir, il n'oubliera pas que le fer de la justice ne doit jamais être celui de la vengeance.

ALBERTINE.

Puissiez-vous dire la vérité ? hélas ! quel reproche n'aurais-je point à me faire !.. c'est pour moi qu'il prit ce déguisement, qui seul suffirait pour le perdre.

MULVER.

En me cachant ton amour, tu fus bien coupable, sans doute ; moi-même, en engageant ta main, sans te consulter, j'ai commis une grande faute... j'en suis assez puni par les regrets qu'elle me laisse. (*Dès le commencement de la scène Catherine s'est approchée de la porte du tribunal et a prêté l'oreille*).

CATHERINE, à voix basse.

Notre maître, l'interrogatoire est terminé... j'entends la voix de monsieur Berghem... il plaide...

ALBERTINE.

Je tremble !.. (*Tous les personnages qui sont en scène s'approchent de la salle du conseil ; ils écoutent avec la plus grande attention. Moment de silence. La porte s'ouvre*).

CATHERINE, *régardant.*

Tout est fini... le Colonel se lève... monsieur Berghem embrasse Félix.. des larmes coulent de tous les yeux... il est sauvé , mamselle, il est sauvé!...

ALBERTINE.

Sauvé!!!.. (*Elle s'incline et lève au ciel des yeux où brillent la joie et le bonheur; tout le monde s'incline... Berghem paraît* ).

### SCÈNE X.

Les mêmes , BERGHEM.

BERGHEM, *sur l'escalier.*

Albertine! que faites-vous?

ALBERTINE.

Nous remercions le ciel.

BERGHEM.

Priez-le plutôt pour Félix.

MULVER.

Que dites-vous?

BERGHEM.

L'arrêt est prononcé; malgré mes efforts et ceux du Colonel... Félix est condamné à mort.

ALBERTINE.

Grand Dieu!..

MULVER.

Le malheureux!..

CATHERINE.

Pauvre Félix!..

BERGHEM, *qui est descendu.*

Que n'ai-je pu le sauver?... tout m'en faisait un devoir... son innocence n'est plus un doute pour moi...

### SCÈNE XI.

Les mêmes, FÉLIX, LE COLONEL, Officiers, Villageois.

LE COLONEL.

Félix, notre unique désir eut été de vous absoudre ; mais les preuves du crime sont tellement évidentes, que nous avons dû, quoiqu'à regret, appeler toute la rigueur des lois sur la tête d'un des plus braves officiers de l'armée.

FÉLIX.

Colonel, ma conscience est pure et ne me reproche rien.

L'OFFICIER.

Aux termes de la loi, le jugement doit être exécuté dans les vingt-quatre heures.

*Le Mendiant.*

FÉLIX.

Ah! c'est trop longtemps souffrir!.. il n'est plus d'espoir... pourquoi ces délais... qu'on ordonne à l'instant mon supplice?... je le demande comme une grâce... Colonel, je saurai mourir en soldat... monsieur Berghem, recevez mes remerciemens; il n'a pas dépendu de vous que je ne sois acquitté.

## SCÈNE XII.

Les mêmes, PIERRE.

PIERRE.

Le Mendiant étions en lieu de sûreté.

FÉLIX.

Le Mendiant!..

PIERRE.

Y a des gens qui ont bonne grâce à se laisser mettre en prison; mais c'est pas lui.

FÉLIX.

De qui parlez-vous?

CATHERINE.

Pardine! de ce vilain pauvre que vous avez hier mis à la raison.

FÉLIX, à part.

Quel souvenir!..

PIERRE.

Chaque fois que je lui parlais de monsieur Jules, il m' faisait une grimace à m' faire reculer.

FÉLIX:

Au moment où Jules rendait le dernier soupir; un homme s'offrit à mes yeux... dans mon trouble, je ne pus le reconnaître... si c'était lui... Colonel, souffrez qu'on amène le Mendiant en ces lieux?

BERGHEM.

Vous le connaissez?

FÉLIX.

Oui; pour mon malheur.

LE COLONEL.

Faites-le venir. (*Pierre entre dans la chambre avec quelques soldats*).

BERGHEM, au Colonel.

Observons bien.

SCÈNE XIII.

Les mêmes, LE MENDIANT, PIERRE.

LE MENDIANT.

Que me veux-t-on?.. j'allais dormir... pourquoi me déranger?

BERGHEM.

Approche, et que la vérité sorte de ta bouche?

LE MENDIANT.

Je ne demande pas mieux.

FÉLIX.

Hier soir, vous étiez à la ferme?

LE MENDIANT.

Non.. On m'avait permis d'y rester, il est vrai; mais demandez à ce valet; je refusai d'assister à la fête.

FÉLIX.

Vous en imposez; c'est à vous que j'ai dit d'appeler du secours.

LE MENDIANT.

Encore une fois, je n'étais point ici... (*A part*). Il veut me perdre.

BERGHEM.

Où étiez-vous alors?..

LE MENDIANT.

J'étais... (*A part*). Diable!.. ça va mal pour moi.

FÉLIX.

Il se trouble... Monsieur Berghem, c'est lui, je le jure sur l'honneur.

LE MENDIANT, à part.

Berghem!.. seul, il peut me sauver!

FÉLIX.

C'est lui qui est sorti du bosquet au moment où j'y entrais pour secourir le gendre de monsieur Mulver; et c'est un autre motif que le besoin qui la fait de nouveau s'introduire jusqu'ici.

LE MENDIANT.

Qui vous dit le contraire... j'y venais aussi pour rendre un service.

BERGHEM.

Un service!.. à qui donc?

LE MENDIANT.

A vous-même, monsieur, j'ai dans ma poche une lettre que le messager de Bruxelles m'a chargé de vous remettre... j'étais parti de la ferme sans y songer ; et je n'y suis revenu que pour m'acquitter de ma commission , tenez , la voilà !

BERGHEM , regardant l'adresse.

En effet !

LE MENDIANT , à Félix.

C'est fâcheux , n'est-ce pas ?.. On eut été bien aise de voir la justice sévir contre un pauvre diable qui ne fait de mal à personne.

BERGHEM , qui lit.

Que vois-je ?

LE MENDIANT.

Heureusement que mon innocence est prouvée ; et qu'il va m'être permis de continuer ma route.

BERGHEM.

Non, restez!.. Colonel, faites surveiller cet homme... plus qu'un autre peut-être, vous y êtes intéressé.

LE MENDIANT.

Que dit-il ?

BERGHEM.

Le crime se trahit lui-même... C'est le malfaiteur qui s'est échappé des prisons de Bruxelles ; et c'est son signallement qu'il vient de me remettre.

( On s'empare du Mendiant ).

LE MENDIANT.

Maladroit !..

PIERRE , au Mendiant.

Dites donc , voilà un incident qui ne vous arrange pas trop , n'est-ce pas ?

LE MENDIANT.

Ma foi ! non... après tout , puisqu'il fallait toujours en venir là , autant aujourd'hui que demain.

CATHERINE.

Ah ! le vilain sans cœur !..

BERGHEM.

Maintenant que tu es découvert , ne chercheras-tu point à éloigner de Félix un châtiment qu'il semble n'avoir pas mérité ?

ALBERTINE.

Félix est innocent.

LE MENDIANT.

C'est possible.

BERGHEM.

Et cependant, il va marcher à la mort.

LE MENDIANT.

C'est son affaire.

MULVER.

Si tu as été témoin de l'événement cruel qui plonge toute une famille dans le deuil, au nom du ciel, nomme le coupable ?

LE MENDIANT.

C'est à la justice à le découvrir ?

BERGHEM.

Ce froid calcul dénote bien toute la bassesse de ton ame !.. quoi ! pouvant sauver l'un de tes semblables, tu garderais le silence ?

LE MENDIANT.

Pourquoi pas ?

ALBERTINE.

Vous n'avez donc aucune pitié ?

LE MENDIANT.

Cela dépend.

FÉLIX.

Misérable!!

LE COLONEL, *à part.*

Quel affreux langage !

MULVER.

Mais le deshonneur, le supplice?..

LE MENDIANT.

Le supplice ! je ne puis l'éviter... il sera le prix de mon évasion... après tout, n'est-ce pas un bienfait pour le malheureux qui a constamment souffert ?

BERGHEM.

Dis donc pour le coupable, qui, comme toi, a rompu tous les liens qui doivent l'attacher à la société... l'indigent, pour adoucir sa misère, a l'estime de ses concitoyens... heureux de son travail, et fier de la confiance publique, il arrive à la tombe, emportant les regrets de tous les gens honnêtes ; mais, toi, dont le cœur ne s'est jamais ouvert aux douces émotions de la nature, tu as raison ; ta vie est un long supplice, que le trépas seul peut terminer.

## SCÈNE XIV.

Les mêmes, L'OFFICIER.

L'OFFICIER.

Colonel, le régiment est sous les armes; on attend vos derniers ordres.

LE COLONEL.

Il suffit.

FÉLIX.

Mes amis, obtenez que l'on me laisse seul un moment avec cet homme... peut-être pourrai-je lui arracher un aveu nécessaire... (*Berghem intercède auprès du Colonel; pendant ce temps Félix dit à Albertine*). Cher Albertine, j'ai une mère dont j'étais l'unique appui, le seul soutien... grand Dieu!.. quel sera son avenir?.. l'infortune, le deshonneur... qu'un écrit tracé de ma main lui soit remis par vous. Ce matin, vous imploriez mon appui pour un père que vous deviez revoir; moins heureux, je réclame votre pitié pour une mère que je ne reverrai plus... Albertine, vous la consolerez.

BERGHEM.

Monsieur le Colonel souscrit à votre désir.

CATHERINE, *en pleurant*.

Viens, Pierre, viens. (*Sur un signe que fait le Colonel, un Officier place au fond du théâtre deux sentinelles pour veiller sur les deux prisonniers. Albertine s'éloigne après avoir témoigné à Félix tout l'intérêt que son malheureux sort lui inspire... Mulver paraît vivement ému... Tout le monde s'éloigne... Le Mendiant reste seul avec Félix qui écrit sa lettre*).

## SCÈNE XV.

FÉLIX, LE MENDIANT, Gardes dans le fond.

FÉLIX, *lisant sa lettre*.

» Ma mère, je ne dois plus vous revoir; je meurs condamné  
 » pour le crime d'un autre; si quelque chose peut adoucir  
 » vos regrets, pensez que votre fils vécut sans reproches et  
 » mourut innocent ».

LE MENDIANT, *à part*.

Impossible d'en dire autant.

FÉLIX.

« Adieu, ma mère, adieu pour toujours »! (*Ployant à*

*lettre*). Mon dernier devoir est rempli, je suis plus tranquille.

LE MENDIANT.

Je t'en félicite.

FÉLIX, *se lève et s'adresse au Mendiant.*

Une erreur fatale, tu le sais, a dicté l'arrêt qui me condamne; un jour ma mémoire sera réhabilitée, et ton nom restera à jamais flétri.

LE MENDIANT.

C'est toujours consolant pour toi. En attendant, devant la loi, et aux yeux des hommes, nous sommes tous les deux coupables. La seule différence entre nous, c'est que ta déposition m'a fait condamner et que la mienne pourrait te faire absoudre.

FÉLIX.

Tu connais donc l'assassin?

LE MENDIANT.

Il est devant toi?

FÉLIX.

Et tu oses me l'avouer?

LE MENDIANT.

Qu'ai-je à craindre? on ne peut nous entendre.

FÉLIX.

Quelle horreur!

LE MENDIANT.

Oui, j'ai commis le meurtre pour lequel on t'a condamné; le hasard a servi ma fureur, et j'ai, de ta propre épée, donné la mort à ton rival. Tué par moi, tu n'aurais éprouvé qu'un trépas ordinaire; tu serais mort enfin sans connaître la main qui te portait le coup fatal; on t'aurait plaint, maintenant on te maudit.

FÉLIX, *voulant s'éloigner.*

Scélérat, je vais...

LE MENDIANT, *l'arrêtant.*

Peine perdue. Ton témoignage ne suffirait pas pour me compromettre. Crois-moi, marche au supplice avec courage; c'est ce que tu as de mieux à faire. Seul, tu connais mon secret, et seul tu joindras au tourment de mourir innocent, le tourment mille fois plus cruel de savoir qu'on te croit coupable.

FÉLIX.

Quoi! tu supporterais sans frémir le spectacle de mon

suppliquer?.. Non, tu ne voueras point ma famille à l'opprobre, mon nom au deshonneur!.. en me voyant marcher à la mort, tu t'écrierais! Arrêtez! Félix n'est point coupable; c'est moi qui suis le meurtrier de Jules!

LE MENDIANT.

Tu t'abuses. J'ai juré de me venger, et je tiendrai mon serment.

FÉLIX.

Au moment de paraître devant Dieu, la vengeance trouve encore place dans ton ame? Au nom d'une mère que ma mort va conduire au tombeau, reviens à des sentimens plus humains, rends-moi l'honneur, et mérite par ton repentir l'indulgence du ciel.

LE MENDIANT.

Tu m'as repoussé avec orgueil; je serai sans pitié.

FÉLIX.

Monstre! si j'ai pu descendre avec toi jusqu'à la prière, c'était pour laisser à ma famille un nom sans tache; je deviendrais coupable en te suppliant davantage. (*Appelant*). Albertine! bon Mulver! monsieur Berghem! accourez tous?

## SCÈNE XVI.

Les mêmes, LE COLONEL, BERGHEM, MULVER, ALBERTINE, PIERRE, CATHERINE, FÉLIX.

FÉLIX *avec force, et désignant le Mendiant.*

Voilà l'assassin de Jules; il vient de me tout avouer:

ALBERTINE, *avec joie.*

Il se pourrait!

LE MENDIANT, *froidement.*

La ruse est adroite; mais on n'y croira pas. Comment supposer qu'un homme puisse s'accuser d'un crime que rien ne l'oblige à révéler?... Que tu sois fâché de mourir, c'est à merveille; mais que tu veuilles vivre à mes dépens, c'est trop fort...

FÉLIX.

Quoi! malheureux! tu nieras?...

LE MENDIANT.

Oui, j'ai bien assez de mes fautes, sans me charger de celles des autres.

FÉLIX.

Monsieur Berghem, seul, il pouvait commettre le crime...

Cette condamnation infâmante, c'est moi qui l'ai provoquée ; et c'est pour s'en venger, qu'il me laisse périr !.. ( *Cette phrase frappe M. Berghem* ).

LE MENDIANT.

Mensonge.

MULVER.

Pauvre Félix ! ( *Ici on entend un roulement de tambour dans le lointain.* )

## SCÈNE XVII.

Les mêmes , UN OFFICIER , un Peloton de Soldats ,  
Paysans , Paysannes.

( *Un peloton de soldats, commandé par un Officier, entre lentement par le fond du théâtre. Sur un signe de l'Officier, les soldats chargent leurs armes. Le régiment vient se ranger en bataille, dans le plus profond silence, derrière le petit mur du fond.* )

L'OFFICIER.

Capitaine Dormeuil, vous avez volontairement renoncé au délai que la loi vous accorde. Le régiment est sous les armes.

FÉLIX.

Je suis prêt : Pour l'homme dont la conscience est pure , le trépas n'a rien d'effrayant. Je proteste encore de mon innocence , et je désigne à la vengeance des lois cet homme , comme l'assassin de Jules.

LE MENDIANT.

Les preuves !

FÉLIX.

Misérable ! tu sais qu'il m'est impossible d'en produire contre toi... Ce n'est qu'après ma mort qu'on connaîtra la vérité... Albertine, voici la lettre pour ma mère ; dites-lui qu'elle n'a point à rougir de son fils.

( *Il embrasse son défenseur , presse ensuite sur ses lèvres la main d'Albertine , serre affectueusement celle de Mulver. La douleur la plus vive est empreinte sur tous les visages. Le Mendiant seul reste impassible.* )

MULVER.

Félix , nous ne doutons pas de votre innocence.

*Le Mendiant.*

CATHERINE , *sanglottant.*

Monsieur Félix!..

FÉLIX.

Adieu, bonne Catherine, chère Albertine, bon Mulver, nous ne nous reverrons plus. (*Au Colonel*). Marchons!

(*Le Colonel fait un signe d'adhésion à Berghem, qui lui a montré Félix et le Mendiant. Il sort ensuite avec le détachement qui doit fusiller Félix. Les Paysans suivent ainsi que Pierre*).

## SCÈNE XVIII.

MULVER, BERGHEM, LE MENDIANT, ALBERTINE.

MULVER.

Viens Albertine, éloignons-nous de cet affreux spectacle!

LE MENDIANT.

Patience!

MULVER.

Misérable! qui te donne le droit d'insulter au malheur? innocent, nous plaignons Félix; coupable, nous le plaindrions encore.

LE MENDIANT.

Comme vous voudrez. (*Ici, on voit passer derrière le mur le peloton qui conduit Félix à la mort. On entend un second roulement de tambour*).

ALBERTINE.

Le voilà! (*Au Mendiant*). Au nom du ciel, arrachez-le au supplice, il en est temps encore, parlez, parlez, ou j'expire à vos pieds.

BERGHEM, *au Mendiant.*

Que ton ame s'ouvre à la pitié, au repentir... c'est une famille au désespoir qui t'implore. (*Troisième roulement*).

ALBERTINE.

Félix va périr, tombons à ses genoux. (*Par un mouvement spontané tout le monde tombe aux genoux du Mendiant*).

LE MENDIANT, *avec férocité.*

Non... qu'il meure!.. (*Pendant cette courte scène, le mouvement militaire s'est exécuté derrière le mur. On entend la décharge qui doit avoir donné la mort à Félix. Albertine pousse un cri d'effroi. Mulver se cache le visage*

*dans ses mains. Catherine est tremblante. Berghem examine le Mendiant* ).

BERGHEM.

Eh bien ! malheureux ?

LE MENDIANT , *avec joie.*

Je suis content. Je laisse des remords éternels à ses juges.. Félix était innocent... C'est moi qui ai frappé Jules Dulaur.

BERGHEM.

Monstre ! cet aveu m'était nécessaire. Félix n'a point perdu la vie. (*Étonnement général* ).

LE MENDIANT.

Malédiction !..

ALBERTINE.

Qu'entends-je ! O ciel ! se pourrait-il !.. Félix ! Félix !.. (*Elle sort* ).

### SCÈNE XIX.

Les mêmes , excepté ALBERTINE , et une partie des Villageois.

BERGHEM , *au Mendiant.*

Oui , misérable , j'avais deviné ton crime... désespérant de te le faire avouer , j'ai eu recours à la ruse. Le Colonel a secondé mon projet , et ton premier supplice sera de voir le bonheur de l'homme que tu cherchais à perdre.

### SCÈNE XX.

Les mêmes , FÉLIX , LE COLONEL , PIERRE , Officiers , Soldats , Villageois.

PIERRE.

Le v'là ! le v'là !

BERGHEM.

Il a tout avoué , Colonel , et voilà le coupable.

FÉLIX.

Chère Albertine , et vous , mes amis , je vous revois.

BERGHEM.

Que ce scélérat soit conduit à Bruxelles , et qu'il y reçoive le prix dû à ses forfaits.

LE MENDIANT.

Je l'ai mérité , mais ne me laissez pas échapper une

seconde fois, vous pourriez bien ne pas me rattrapper de sitôt.  
( *Les soldats l'emmenent* ).

SCÈNE XXI et dernière.

Les mêmes, excepté LE MENDIANT.

MULVER.

Capitaine, comment vous dédommager de toutes vos souffrances.

FÉLIX.

Je possède votre estime, l'amour d'Albertine, je n'ai plus rien à désirer.

LE COLONEL.

Félix que tout soit oublié... reprenez votre grade, et replacez sur votre sein ce signe de l'honneur.

( *Il lui rend sa croix, qu'Albertine elle-même replace sur sa poitrine* ).

Tableau.

20 JT 63

*Fin du Troisième et dernier acte.*